This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

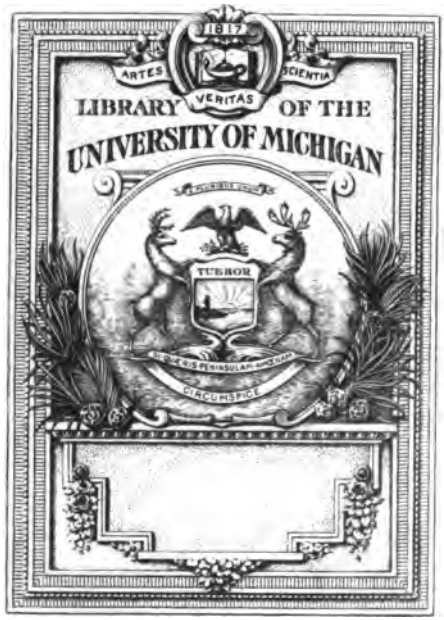
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

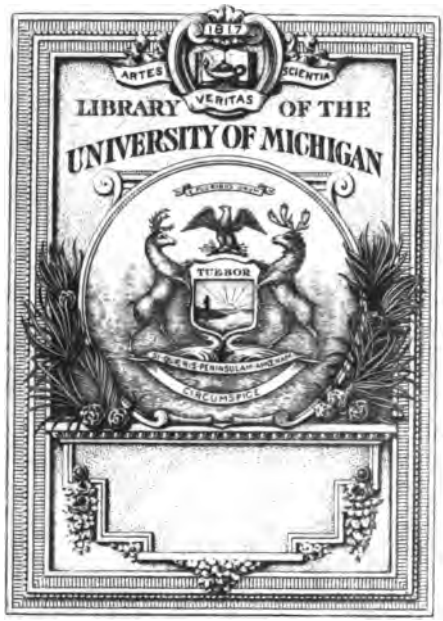
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1981
.D8
P96

Dumouriana [illegible] Rodriguez Pay Biarritz [illegible]



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Dumaniant, auteur jean Bourlin, caillet

LE PRODIGUE PAR BIENFAISANCE,

ET

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE.

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 22 Novembre 1790.

Prix 1 liv. 10 sols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, & Fils, Libraires-Imprimeur, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. XCI.

PQ
1981
.D8
P96

PRÉFACE.

En mettant au Théâtre le Prodigue par bienfaiſance, ce n'eſt point un être de raiſon, un caractère idéal, que j'ai voulu eſquiſſer, comme la prétendu le Rédacteur des Petites Affiches dans le compte très-inexact qu'il a rendu de cette Comédie. L'homme vertueux qui m'a ſervi de modèle exiſte. Il m'honore de ſon amitié; il a été reconnu dans Sainville. Comme le perſonnage de ma Pièce, il a ſouvent été la dupe de ſon bon cœur, de ſa confiance envers des frippons qui ont trouvé le ſecret de s'approprier une grande partie de ſa fortune. Cette épreuve fatale de la perverſité des méchans ne lui a rien ôté de ſon amour pour les malheureux; il les cherche avec activité; il les ſoulage avec délices. Né dans la claſſe ci devant privilégiée, il a adopté avec tranſport les principes de la Conſtitution qui régénère la France. Ami du repos, il a ſacrifié ſes goûts au bonheur public; il a été nommé Commandant de la Garde Nationale dans une ville de Flandres, auprès de laquelle il a des terres, & il en remplit les devoirs pénibles avec le zèle qu'on pouvait attendre de ſon patriotiſme. Je n'ai pas beſoin de le nommer, ſa modeſtie s'en offenſerait ſans doute; mais j'en dis aſſez pour qu'on diſe: C'eſt lui.

Pour l'honneur de l'Humanité, il n'eſt pas le ſeul pour qui la bienfaiſance ſoit un beſoin, & dont elle eſt l'unique paſſion. Un de mes amis

m'a conduit chez l'aimable Traducteur de Térence, à qui nous devons un Recueil de Fables qu'on lit avec plaiſir, après celles de la Fontaine. Ce digne homme, Curé d'une Paroiſſe nombreuſe en Normandie, en employait les revenus, qui étaient conſidérables, à ſoulager ſes pauvres Payſans. Je l'ai vu regretter de faire une ſoutane neuve, dont il avait un grand beſoin à notre avis, parce qu'il prétendait qu'avec l'argent qu'elle lui coûterait, il pourrait habiller trois de ſes Paroiſſiens. Quoiqu'il perde beaucoup au nouvel ordre de choſes, il n'en eſt pas moins un zélé Patriote, & dernièrement, en nous faiſant l'éloge des travaux de l'Aſſemblée Nationale, il nous écrivait : Rien ne manquera à mon bonheur, ſi la Nation, en m'ôtant un revenu qui m'était perſonnellement inutile, s'occupe de mes Pauvres ; mais ſi je les voyais ſouffrir, (ce qui ne ſera pas,) je me regarderais comme un débiteur inſolvable & contraint de fuir la préſence de ceux envers qui il ne pourrait plus s'acquitter.

Si les bornes d'une Préface, que je n'ai pas envie de faire trop longue me le permettaient, je pourrais citer une foule d'anecdotes peu connues, qui prouveraient toutes qu'il exiſte des Prodigues par bienfaiſance ; mais cela ne me juſtifierait pas d'avoir fait choix de ce caractère qui n'eſt pas bien ſaillant dans ma Pièce. Quoiqu'il ne paroiſſe que pour faire des bonnes actions, preſque tous les autres rôles produiſent plus d'effet. C'eſt un très-grand défaut, j'en conviens : que le perſonnage dont une Comédie porte le titre, n'y ſoit que ſecondaire. J'ai eu tort, comme je le voulais d'abord, de ne pas nommer celle-ci le

Chevalier d'Induſtrie ; elle n'en eût pas été meilleure pour cela ; mais je n'aurais pas fixé l'attention des Spectateurs ſur un Perſonnage que l'on perd trop ſouvent de vue pendant qu'un autre rôle occupe toujours la ſcène. Le titre d'une Comédie influe ſouvent beaucoup ſur le jugement qu'on en porte ; ce reproche n'eſt pas le ſeul qu'on pourrait me faire ſans doute, & ſi cette Pièce a été toujours aſſez favorablement accueillie, ſur-tout depuis que je l'ai réduite en quatre Actes, j'aime à publier que les Acteurs y ont ſingulièrement contribué. Il eſt impoſſible de jouer avec plus d'élégance & de grace le rôle de Madame de Longueval, que ne l'a fait Mademoiſelle Candeille. M. Monvel a été original touchant & vrai dans celui de l'oncle. Paul ne pouvait guères trouver un Acteur qui le fît mieux valoir que mon ami Michot. M. Fuſil a mérité les applaudiſſemens qu'on lui a donnés dans le rôle de Dubois ; Mademoiſelle Fiat a fort embelli celui de Liſette ; M. Chatillon a mis dans celui de d'Armincourt de l'à-plomb & de la fineſſe. M. Saint Clair, ſa femme, MM. Deſroſières, Geneſt & Forgères m'ont laiſſé le regret de ne pas leur avoir fourni plus de moyens de développer leurs talens, & ils ont prouvé qu'il n'exiſte jamais de mauvais rôles pour les Acteurs intelligens & ſoigneux.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINVILLE,	*M. S.-Clair.*
D'ARMINCOURT,	*M. Chatillon.*
M. DE GERBOIS,	*M. Monvel.*
Madame DE LONGUEVAL,	*Mlle. Candeille.*
PAUL, Valet de Sainville,	*M. Michot.*
DUBOIS, Valet de Darmincourt,	*M. Fusil.*
GERVAIS, Intendant de Madame de Longueval,	*M. Desfosières.*
DUPLEIN, Musicien,	*M. Frogères.*
DUNOIR, Peintre,	*M. Geneſt.*
SOPHIE, Fille de Madame de Longueval,	*Mme. S.-Clair.*
LISETTE,	*Mlle. Fiat.*
UN LAQUAIS.	

La Scène ſe paſſe dans un Sallon riche.

LE PRODIGUE PAR BIENFAISANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, LISETTE.

LISETTE.

JE ſuis un peu fatiguée de mon voyage.

PAUL.

Tu auras ici tout le tems de te remettre. Quel plaiſir

j'ai de te voir ! Sais-tu qu'il y a trois ans entiers que je gémis de ton abſence ?

LISETTE.

N'y a-t-il que cela ?

PAUL.

C'eſt bien aſſez.

LISETTE.

C'eſt beaucoup trop.

PAUL.

Je te remercie de ce compliment.

LISETTE.

Ce n'en eſt pas un.

PAUL.

Tu ne m'en parais que plus aimable.

LISETTE.

L'air de Paris ne t'eſt pas contraire, à ce que je vois.

PAUL.

Je me porte bien.... Et toi, toujours plus jolie ?

LISETTE.

Je n'en ſais rien, mais j'aime à te l'entendre dire.

PAUL.

C'eſt un plaiſir que tu auras ſouvent.

LISETTE.

Tu es d'une galanterie....

PAUL.

Avec toi je ne ſuis que vrai.

LISETTE.

Et avec les autres ?...

PAUL.

Ah ! de la jalouſie !

LISETTE.

Non, en vérité ; mais c'eſt que tu as une certaine tournure, tu es d'une élégance...,

PAUL.

C'eſt pour toi que je me ſuis paré; & puis c'eſt un préſent de mon Maître; il a trouvé ce frac trop élégant pour lui.

LISETTE.

Tout de bon?

PAUL.

Je lui en avais fait l'éloge; il a cru que j'en avais envie, &, bon gré malgré, il a fallu le prendre.

LISETTE.

La violence eſt douce.

PAUL.

Pas tant que tu crois; ſi j'aimais les cadeaux, j'en ſerais accablé.

LISETTE.

Ton Maître eſt donc bien généreux?

PAUL.

C'eſt ſon uniqne défaut.

LISETTE.

Il aura peu d'imitateurs.

PAUL.

Ce n'eſt pas un homme comme un autre; quelque bien que l'on diſe de lui, on ſera toujours à ſon égard au-deſſous de la vérité. Jeune, il n'a aucun des travers de ſon âge; riche, il dédaigne le faſte & le bruit. Il n'eſt heureux que lorſqu'il peut faire le bonheur des autres; & ſemblable à cet honnête homme dont parle l'Hiſtoire, (c'étoit quelque Roi ou quelqu'Empereur, autant qu'il m'en ſouvient,) ſemblable à lui, dis-je, il regarde comme perdu le jour où il n'a pu rendre ſervice à perſonne.

LISETTE.

Ah! le charmant caractère!

PAUL.

Charmant en effet pour ceux qui l'entourent; mais il

finira, lui, par en être la dupe. Des frippons de toute eſpèce & de toutes les claſſes tendent ſans ceſſe des piéges à ſa bonne-foi & à ſon inexpérience; il croit tout ce qu'on lui dit. Auſſi il s'eſt embarqué dans une affaire dont les ſuites me font frémir. On trame ſa ruine, je le vois. Un Monſieur d'Armincourt, qui ſe prétend fils d'nn ci-devant Marquis que je connais de longue date, & qui me connaît bien auſſi, avec lequel je ne puis plus long-tems filer la reconnaiſſance, l'obsède ſans relâche, gagne pas à pas ſon amitié, ſa confiance, & médite en ſecret quelque projet déſaſtreux; mais mon parti eſt pris, & je l'attends pour lui rompre en viſière.

LISETTE.

Pourquoi ne préviens-tu pas ton Maître?

PAUL.

Lui! c'eſt bien un homme à m'écouter. La dernière choſe qu'il croit, c'eſt le mal qu'on lui dit de ſon prochain. Il va ſe marier, je l'eſpère, à une jeune perſonne qui paraît bien douce & bien aimable. Il aimera ſa femme, j'en réponds, & le deſir de la rendre heureuſe, fera qu'il ſera moins indifférent ſur ſes propres intérêts. Si je ménage d'Armincourt, c'eſt qu'outre les raiſons particulières que j'ai pour cela, & que je te dirai dans un autre moment, ce Monſieur-là a un aſcendant ſingulier ſur l'eſprit de notre future belle-mère, dont le conſentement nous eſt indiſpenſable.

LISETTE.

C'eſt donc auprès de l'épouſe de ton Maître que tu veux me placer?

PAUL.

C'eſt mon projet.

LISETTE.

Et ſi ce mariage n'avait pas lieu?

PAUL.

J'ai une autre condition toute prête pour toi. Il nous

arrive une couſine de Pondichéry, Madame de Solange, une jeune veuve qui vient en France avec une fortune conſidérable. On l'attend de jour en jour, & c'eſt moi que mon Maître a chargé de faire ſa maiſon. Elle habitera un aîle de cet Hôtel, que le père de mon Maître a fait bâtir; il eſt immenſe, & nous en occupons à peine le tiers.

LISETTE.

Tu ne m'as pas oubliée dans tes projets.

PAUL.

Moi, t'oublier! moi, qui ne ſoupirais qu'après l'inſtant heureux de notre réunion. Nous ne nous quitterons plus, je l'eſpère; le mariage de mon Maître une fois fait, nous ſongerons au nôtre. Je ne veux pas que mon bonheur précède le ſien, à moins cependant qu'il ne fût trop long à ſe décider; mais je te retiens à jaſer, & j'oublie que tu dois être laſſe.

LISETTE.

Un peu; mais on n'y penſe pas quand on babille.

PAUL.

Ton appartement eſt diſpoſé, là, tout près.

LISETTE.

J'entends quelqu'un.

PAUL.

Ce ſera mon Maître.

LISETTE.

Je me retire. Je ſuis faite à faire peur; un peu de toilette....

PAUL.

De la coquetterie! allons, allons, c'eſt bien naturel. Entre ici, la ſeconde porte à droite. Pardon, ſi je te quitte; j'aurais à lui parler.

LISETTE.

Point de gêne entre nous; au revoir, mon cher Paul. Dès que tu auras fini, viens encore jaſer un moment, & fais porter à ma chambre mes petites affaires.

SCENE II.

PAUL, *ſeul.*

QUELQU'UN a traverſé l'anti-chambre; eſt-ce que mon Maître ſerait rentré? Ah! c'eſt Monſieur d'Armincourt; il le cherche, & c'eſt moi qu'il trouve. Il ne s'attend pas à l'explication que nous allons avoir. Allons, prenons un air ſévère, un ton qui le mette d'abord au fait.

SCENE III.

D'ARMINCOURT, PAUL.

D'ARMINCOURT.

PAUL, où eſt ton Maître?

PAUL.

Je n'en ſais rien.

D'ARMINCOURT.

Monſieur Paul a de l'humeur.

PAUL.

Et j'ai tort, n'eſt-ce pas?

D'ARMINCOURT.

Favori de ton Maître, petit deſpote dans ſa maiſon, je ne vois pas ce qui te chagrine.

PAUL.

L'aſpect des malhonnêtes gens qui viennent ici pour-ruiner mon Maître; qui, ſous les dehors d'une amitié trompeuſe, méditent ſa perte, & l'acheveront bien vîte, ſi je n'y mets ordre.

D'ARMINCOURT.

Monſieur Paul me fera la grace de m'excepter.

PAUL.

Vous? Rendez-vous juſtice, & regardez-moi.

D'ARMINCOURT.

Maraud!

PAUL.

Point d'épithète. Me reconna.ſſez-vous?

D'ARMINCOURT.

Oui, pour un drôle fort inſolent.

PAUL.

Ah! couſin, comme un coſtume ſuperbe & le ſéjour de la Ville ont changé vos mœurs!

D'ARMINCOURT.

Que veux-tu dire?

PAUL.

Jacquot autrefois n'étoit pas ſi fier, quand nous étions camarades au Village; il était bon & honnête alors.

D'ARMINCOURT.

Quel galimathias me fais-tu?

PAUL.

Je ne ſuis pas changé, moi; au premier coup-d'œil, vous autiez dû reconnaître votre ami Paul.

D'ARMINCOURT.

Sais-tu que tes propos me laſſent.

PAUL.

Savez-vous que votre impudence me ſuffoque, & que ſi vous n'en rabattez, je vous démaſque publiquement. Allons, convenez de tout à l'amiable, & je vous garde le ſecret.

D'ARMINCOURT.

Mais en vérité

PAUL.

Allons, couſin, un bon mouvement; oubliez votre rôle, & ne déſavouez pas pour votre parent un honnête homme qui voudrait ne pas avoir à rougir de vous avouer pour le ſien.

D'ARMINCOURT.

Mais par quelle aventure, depuis ſix mois que je viens chez ton Maître, la fantaiſie te prend-elle de me faire aujourd'hui une telle algarade?

PAUL.

Je vous reconnus à la première viſite que vous fîtes à Monſieur; mon ancienne amitié ſe réveilla, je fus prêt à vous ſauter au cou. Je vous fixai, vous rougîtes, & j'eus pitié de votre orgueil.

D'ARMINCOURT.

Mets-toi à ma place. Ton état ſi différent du mien.... Tout l'édifice de ma fortune fondé ſur le nom que j'ai pris.... Ton ſilence dans la ſuite m'a fait croire que tu m'avois oublié. C'eſt un tort, j'en conviens; voudrais-tu m'en punir; j'ai des droits à ta reconnaiſſance. Puiſque tu aimes ton Maître, tu n'ignores pas le ſervice que je lui ai rendu.

PAUL.

Oui, je ſais qu'un ſoir qu'il s'était dérobé pour aller ſecourir une famille indigente, il fut attaqué par des ſcélérats, & que vous expoſâtes votre vie pour ſauver la ſienne.

D'ARMINCOURT.

Il m'était inconnu. Un mouvement naturel me fit voler à ſon ſecours. Dès ce moment, il m'a voué l'amitié la plus tendre, & j'y réponds de toute mon ame; il eſt impoſſible de le connaître ſans l'aimer.

PAUL.

C'eſt à la belle action qui vous a valu l'honneur de ſa confiance, & qu'il ne m'a point tue, que vous devez le ſilence que j'obſerve ſur votre obſcure origine; mais avant que d'aller plus loin, permettez-moi quelques queſtions préliminaires. Quel métier avez-vous fait, & par quelle aventure avez-vous un nom, des gens & un équipage, pendant que moi, qui vous vaux ſans doute, je ſuis toujours Paul, & toujours Serviteur?

D'ARMINCOURT.

C'eſt que j'ai de l'eſprit, & que toi, mon ami....

PAUL.

Moi! je ne ſuis qu'un ſot avec ma probité.

D'ARMINCOURT.

Ce n'eſt pas ce que je voulais dire. Né avec de l'imagination & le deſir de faire fortune, j'ai paſſé les mers fort jeune. Après quelques années aſſez orageuſes, je devins l'époux de la veuve d'un eſpèce de Corſaire. Elle était paſſablement âgée & déſagréable; mais je ne puis en conſcience inſulter à ſa mémoire, puiſqu'elle eut la complaiſance de mourir ſix mois après notre hymen, & de m'inſtituer ſon héritier unique.

PAUL.

On ne peut pas pouſſer l'honnêteté plus loin.

D'ARMINCOURT.

Je réaliſai ce que je pus de la ſucceſſion. L'or m'éblouit, je crus être poſſeſſeur d'une mine intariſſable. Arrivé à Paris, je fis de la dépenſe; je me fabriquai un beau nom, j'acquis des amis & contractai des dettes.

PAUL.

C'eſt aſſez l'ordinaire. Eſpérez-vous qu'une nouvelle veuve....

D'ARMINCOURT.

Je l'ai trouvée.

PAUL.

Eh, bon Dieu! quelle eſt la malheureuſe que vous allez éponſer?

D'ARMINCOURT.

Une folle....

PAUL.

Il le faut.

D'ARMINCOURT.

Je ſerai le beau-père de Sainville.

PAUL.

Vous, le beau-père de mon Maître?

D'ARMINCOURT.

J'ai décidé cela.

PAUL.

Y penſez-vous, couſin? Madame Longueval, la veuve d'un Officier-Général!

D'ARMINCOURT.

Mon deſſein eſt de me bien aparenter, de tenir à des gens d'un certain ordre.

PAUL.

Elle eſt riche, dit-on?

D'ARMINCOURT.

C'eſt ce qu'il me faut.

PAUL.

Si elle vous convient, vous ne lui convenez guères.

D'ARMINCOURT.

Elle ne veut qu'un nom, le mien lui plaît.

PAUL.

PAUL.

Il eſt vrai que vous l'avez choiſi beau & ronflant. Alexandre d'Armincourt. Mais ſi votre ſupercherie ſe découvre; car, tout ſe découvre à la fin, ce nom là deviendra dans le public le ſynonime de fripon.

D'ARMINCOURT.

Tu me juges avec une ſévérité..... mais c'eſt pour ton maître que j'agis autant que pour moi.

PAUL.

Et comment?

D'ARMINCOURT.

Madame de Longueval ne l'aimait pas. Son ton grave lui déplaiſait. J'apprends à ma future à le voir ſous un jour plus avantageux. Pour mettre plus de correſpondance entre lui & Sophie, j'établis dès aujourd'hui Madame de Longueval dans cet Hôtel, dont je lui ai, de l'aveu de ton maître, paſſé en mon nom, un contrat de vente ſous ſeing-privé.

PAUL.

Vous lui avez vendu l'Hôtel de mon Maître!

D'ARMINCOURT.

J'ai ſtipulé par une clauſe expreſſe que le corps-de-logis qu'il occupe, lui ſera conſervé.

PAUL.

Vous êtes trop bon, en vérité.

D'ARMINCOURT.

Enfin, c'eſt ton Maître qui l'a voulu ainſi.

PAUL, *à part.*

Ah! je dérangerai ce plan; mais ſervons-nous de lui avant de l'éconduire.

D'ARMINCOURT.

Que dis-tu?

PAUL.

Je vous admire.

D'ARMINCOURT.

Ne t'imagine point que j'aie la coupable intention d'abuſer de bonté de ton Maître. Mon mariage fait, je déchirerai tous tes ſoupçons à cet égard. Mon ſort eſt dans tes mains à préſent, tu ne voudrais pas me perdre.

PAUL.

Non, mon chien de cœur s'intéreſſe à vous malgré qu'il en ait. Pour acheter mon ſilence, ſeondez mon zèle. Aidez-moi à donner la chaſſe à quelques prétendus gens à talent, que Monſieur héberge, & qui font dans cet Hôtel un galpillage qui me laſſe & m'ennuye, parce que c'eſt moi ſeul qui en ſupporte tout le faix.

D'ARMINCOURT.

Eſt-ce ce vieux Auteur jadis ſi pauvre & ſi célèbre, dont les productions ont enrichi vingt Libraires, & que Sauville loge à ſa perſonne, à qui tu en veux?

PAUL.

Non, Dieu merci, c'eſt un honnête homme, auſſi modeſte que ſavant, qui écrit bien & qui agit encore mieux. Plût au Ciel que ſes bienfaits fuſſent toujours ainſi placés. C'eſt à ce grondeur de Dunoir, ce Barbouilleur ſans talent, qui nous défigure tous nos plafonds & nos cheminées; à qui j'en veux. Cet original tranche ici de l'homme d'importance; il fait tout mal, & trouve mauvais tout ce que font les autres. Il eſt ſans ceſſe en querelle avec ce vieux Duplein, qui, preſqu'auſſi ennuyeux que lui, quoique bon diable, nous corne du matin au ſoir d'une clarinette la plus aigre qu'on puiſſe imaginer. Le premier crie, le ſecond s'enivre, & Monſieur eſt ſi bon, que, malgré tout ce que j'en puis dire, ces deux êtres incommodes ſont devenus deux animaux domeſtiques de la maiſon, dont il eſt impoſſible de ſe débarraſſer. Ils ne peuvent ſe ſouffrir, & ne ſe quittent point, tant ils aiment à ſe chamailler.

SCENE IV.

DUNOIR, D'ARMINCOURT, DUPLEIN, PAUL.

DUNOIR.

Je vous dis que cet homme eſt un fou, & que ſes extravagances le mèneront enfin à l'Hôpital.

DUPLEIN, *en pointe de vin.*

Et qu'eſt-ce que cela vous fait ? Vie courte & bonne, voila ma deviſe

DUNOIR.

Vous êtes un ivrogne qui buvez tout, & qui finirez mal comme lui.

PAUL, *au Marquis.*

Vous entendez.

DUPLEIN.

Je finirai mal ; non pas ; je finirai très-gaiement, pour peu que cela dure.

D'ARMINCOURT.

Qu'avez-vous donc, Meſſieurs ?

DUPLEIN.

C'eſt cet original qui fait le Docteur, & qui s'aviſe de contrôler les actions du Maître de céans.

DUNOIR.

Et j'ai raiſon.

D'ARMINCOURT.

Qu'a donc fait ce pauvre Sainville, Monſieur Dunoir, pour vous mettre de ſi mauvaiſe humeur contre lui ?

DUNOIR.

Ce qu'il a fait ? Voila un nouveau Commenſal qui nous arrive.

DUPLEIN.

Tant mieux ! plus on eſt de fous, plus on rit.

DUNOIR.

Encore ? Un Poëte !

DUPLEIN.

Qui fait des rimes d'une richeſſe !

DUNOIR.

Qui fera des épigrammes contre tout le monde.

DUPLEIN.

Avec vous la matière eſt ample.

DUNOIR.

Il aura l'oreille du Maître, & détournera ſur lui toutes les graces.

DUPLEIN.

Il a toujours peur que la terre ne lui manque. Eh morbleu, il y a du vin à la cave pour plus d'un an, quand nous ſerions encore douze comme moi.

DUNOIR.

Après celui-là un autre. Monſieur Sainville n'a pas de conduite, il mange tout, & quelque jour je me verrai contraint d'aller chercher un autre gîte.

D'ARMINCOURT.

Monſieur Dunoir voit juſte.

DUNOIR.

Il eſt dur pour un homme tel que moi de perdre ainſi ſon talent & ſa jeuneſſe.

DUPLEIN.

Ah ! bien oui, ſon talent & ſa jeuneſſe. Pourquoi

parler comme ça des abſens ; la belle beſogne qu'il fait. Il barbouille une heure le matin, & querelle tout le monde le reſte de la journée.

DUNOIR.

Je querelle ? je raiſonne, ivrogne, je raiſonne.

DUPLEIN.

Ivrogne, oui ; ça tient à l'Art que j'exerce. Mais je ne ſuis pas un égoïſte ; atrappe.

DUNOIR.

Inſolent !

D'ARMINCOURT.

Eh ! Meſſieurs, point de guerre. Il s'agit bien d'autre choſe ; êtes-vous capables de garder un ſecret ?

DUPLEIN.

Ah ! oui, quand je ſuis à jeun, & vous voyez....

DUNOIR.

Qu'y a-t-il donc ?

PAUL, *à part.*

Que va-t-il leur dire ?

D'ARMINCOURT.

Sainville eſt ruiné ; le Banquier chez lequel il avait placé ſes fonds, a fait banqueroute. Son Hôtel eſt vendu ; on va ſaiſir ſes meubles, & lui-même n'eſt pas en ſûreté.

DUNOIR.

Ah ! mon Dieu !

DUPLEIN.

Le pauvre homme !

DUNOIR.

Que vais-je devenir ?

D'ARMINCOURT.

Demandez, demandez à Paul.

PAUL.

Je ſuis encore tout étourdi de cette nouvelle.

DUNOIR.

Je l'avais prédit, on ne voulait pas me croire. Tant pis pour lui, il mérite ce qui lui arrive. Je monte à ma chambre, pour que mes effets ne ſoient point ſaiſis avec les ſiens, & je ſors d'une maiſon, où l'on a ſi mal écouté les bons avis que je donnais ſans ceſſe.

SCÈNE V.

D'ARMINCOURT, DUPLEIN, PAUL.

DUPLEIN.

Et moi, je deſcens à la cave. Je prends deux bouteilles du meilleur : j'enyvre le Patron à ſon retour, & puis gare aux Huiſſiers ; nous verrons à faire tête à l'orage.

SCENE VI.

D'ARMINCOURT, PAUL.

D'ARMINCOURT.

Hé bien ! Paul, que dis-tu de ce tour là ?

PAUL.

La ruse est ordinaire.

D'ARMINCOURT.

Qu'importe ? elle n'a point manqué son effet. Te voilà débarrassé du Peintre.

PAUL.

A la bonne heure : c'est de l'ennui de moins pour moi.

D'ARMINCOURT.

Le Musicien tient bon. Nous trouverons un moyen pour l'exclure.

PAUL.

Ah ! qu'il reste : il a bon cœur, il est pauvre, & mon Maître, sans se ruiner, est bien en état de le nourrir. Ce ne sont point ces gens là qui m'inquiètent. Ce sont ces hypocrites de mœurs qui excitent mon courroux, & c'est contre eux qu'il faut que nous formions une ligue pour dérouter leurs coupables manœuvres.

D'ARMINCOURT.

Service pour service : tu ne me nuiras point auprès de ma future, tu sais notre traité.

PAUL.

Oui, je m'en souviens. Vous me faites pitié, & je

vous plains de tout mon cœur. Ah! que le métier d'intriguant entraîne après lui d'embarras, de calculs & de soins. Au reste, ce ne sont pas là mes affaires, ce sont les vôtres, soyez loyal avec mon Maître, c'est tout ce que j'exige. Je n'entendrais pas raison sur cet article. Je vous laisse à vos réfléxions, & si vous êtes capable d'un retour sur vous-même, redevenez mon cousin en redevenant honnête homme, & soyez sûr que je ne vous avouerai en public pour mon parent, que lorsque je serai convaincu que je le puis sans honte.

SCENE VII.

D'ARMINCOURT, *seul.*

IL a raison sans doute, mais je suis maîtrisé par les circonstances. Des Créanciers impitoyables me persécutent sans relâche. J'ignore l'art de leur en imposer. Ah! si Dubois, si mon fidèle Dubois était ici? mais le pauvre garçon, depuis son départ & sa maladie, je n'en ai plus entendu parler. Mais qui vois-je? est-ce lui?

SCENE VIII.

D'ARMINCOURT, DUBOIS.

DUBOIS.

AH ! mon cher Maître, vous voila ! après bien des perquisitions, je vous retrouve enfin.

D'ARMINCOURT.

C'eſt toi, mon pauvre Dubois, tu es donc rétabli ?

DUBOIS.

J'ai été diablement ſecoué. Après ſix mois, la fièvre a lâché priſe. La bataille a été rude : j'ai cru qu'il fallait déloger pour le coup. Ah ! que j'ai fait de belles réflexions ſur l'inſtabilité des choſes de ce monde. J'avais renoncé à tout dans ces derniers momens, je n'avais plus ni énergie, ni courage ; mais avec la ſanté, j'ai ſenti renaître mon génie : je ſuis toujours le même que vous m'avez connu, & je viens vous offrir de nouveau & mon talent & mes ſervices.

D'ARMINCOURT.

Ma foi, tu arrives à propos.

DUBOIS.

Comment vont les affaires ?

D'ARMINCOURT

Mal.

DUBOIS.

Serait-il poſſible ? vous étiez ſi-bien quand je vous ai quitté.

D'ARMINCOURT.

La fortune m'a totalement abandonné. J'ai joué d'un malheur épouvantable. J'ai toujours fait la même figure : je me ſuis endetté, l'on me pourſuit, & ſi un grand mariage que je ſuis ſur le point de conclure échoue, je ſuis perdu ſans reſſource.

DUBOIS.

Perdu & je ſuis là ! ſongez-vous à ce que vous dites ? abandonnez-moi vos Créanciers.

D'ARMINCOURT.

Ils deviennent inſolens.

DUBOIS.

Ces marauds là ne reſpectent plus un homme comme il faut ?

D'ARMINCOURT.

Un homme comme il faut ? ce mot là n'a plus ni ſignification ni valeur.

DUBOIS.

O tems ! ô mœurs ! que ſont devenus les beaux jours de notre gloire, les jours heureux où un bon arrêt de ſurſéance, obtenu ſans peine, faiſoit taire cette eſpèce incivile.

D'ARMINCOURT.

Tout eſt changé : il faut payer nos dettes ; & ce qu'il y a de plus déſolant, c'eſt qu'on refuſe à préſent de nous faire crédit.

DUBOIS.

Tout eſt bouleverſé dans l'Etat. Cet ordre de choſes ne peut durer long-tems ; mais vos fonds d'Amérique.....

D'ARMINCOURT.

Sont en retard. S'ils arrivaient, j'aſſurais de quoi faire face à tout. On me remet à trois mois ; mais j'eſpère avoir épouſé ma conquête avant cette époque. Je ne crains qu'un eſclandre de la part de mes Créanciers.

DUBOIS.

Je leur parlerai : ils entendront raiſon.

D'ARMINCOURT.

J'ai fait ce que j'ai pû auprès d'eux : cela ne les a pas empêché d'obtenir une Sentence.

DUBOIS.

Oh ! les barbares ! on m'a déjà informé que vous étiez lié de l'amitié la plus étroite avec le Maître de cet Hôtel ; que depuis quelques jours vous avez un appartement chez lui. On dit que c'eſt un jeune homme d'une richeſſe immenſe, du caractère le plus obligeant : vous n'avez donc pas ſû tirer parti de cette connoiſſance ?

D'ARMINCOURT.

Non, mon ami. J'ai peut-être des droits à ſa reconnoiſſance : s'il était inſtruit de mes beſoins, je ſuis certain qu'il les préviendrait ; mais il a un ſi beau caractère, qu'il m'en impoſe, & je n'ai jamais oſé m'ouvrir à lui ſur ma ſituation.

DUBOIS.

C'eſt un tort que vous avez eu. Je ne vous reconnais pas à cette conduite. Un ami peut en obliger un autre, votre timidité, vos ſcrupules n'ont pas le ſens commun, vous êtes en état de rendre ; vous pouvez emprunter. C'eſt une préférence que vous lui devez même, & c'eſt lui manquer eſſentiellement que de ne pas la lui donner.

D'ARMINCOURT.

Je ne pourrais jamais le prendre ſur moi.

DUBOIS.

Je me charge de la confidence.

D'ARMINCOURT.

Non, non, je ne veux pas.

DUBOIS.

On peut trouver un biais, un moyen indirect qui ne

compromette point votre délicateſſe.... attendez.... oui.... on peut.... C'eſt cela.... j'y ſuis. J'ai ici tout ce qu'il me faut. Mon viſage eſt encore inconnu dans la maiſon.... je monte à votre appartement.... je vous quitte ; il ne faut pas que l'on nous voye enſemble.

D'ARMINCOURT.

Quel eſt ton projet ?

DUBOIS.

Vous le ſaurez après la réuſſite. Vous direz demain : mon génie tutélaire m'avait abandonné, je périſſais privé de ſon ſecours. Dubois arrive, réfléchit & me ſauve. Et vous conviendrez avec moi que beaucoup de grands perſonnages dans le monde ſeraient bien peu de choſe ſans les Agens cachés & ſubalternes qui les conſeillent & les mettent en œuvre.

SCENE IX.

D'ARMINCOURT.

QUEL eſt ſon deſſein ? que prétend-il ? je ne me prêterai jamais à aucune entrepriſe qui pourrait me nuire dans l'eſprit de Sainville. Son eſtime & ſon amitié me ſont également néceſſaires. Ah ! le voici.

SCENE X.

D'ARMINCOURT, SAINVILLE, PAUL.

D'ARMINCOURT.

Bon jour, mon cher Sainville.

SAINVILLE.

Bon-jour, mon ami.

D'ARMINCOURT.

Je vous fais mon compliment. Votre habit eſt du dernier goût.

SAINVILLE.

En vérité. Je n'en ſais rien : c'eſt Paul qui l'a choiſi.

D'ARMINCOURT.

Cela lui fait honneur.

PAUL.

Si mon Maître tenait à ces misères, je le conſeillerais tout auſſi bien qu'un autre.

D'ARMINCOURT.

Vous êtes à merveilles.

SAINVILLE.

Je ne me ſuis jamais trouvé plus mal à mon aiſe. Le luxe de cet habit m'afflige, me contriſte. Lorſqu'un homme opulent ſe pare ainſi, il ſemble qu'il faſſe Trophée de ſa richeſſe, pour inſulter au ſort de tant d'infortunés qui ſont ſouvent privés du néceſſaire : cette condeſcendance....

D'ARMINCOURT.

Madame de Longueval vous en ſaura gré, ce coſtume vous était néceſſaire pour détruire les impreſſions que la légéreté de ſon caractère lui a fait prendre de vous. Un Sage, un Philoſophe, ſont des fléaux dont elle craint l'approche. Elle ne veut donner ſa fille qu'à un homme à la mode. Auſſi, pour vous obtenir ſon conſentement, ai-je mis ſur le compte de quelques chagrins paſſagers, cet air ſérieux qu'elle vous reproche. Je lui ai aſſuré que vous étiez un homme de la meilleure ſociété. Je vous ai fait le héros de pluſieurs aventures galantes.

SAINVILLE.

Vous avez fait de moi un portrait fort avantageux.

D'ARMINCOURT.

Elle en a été enchantée. Souvenez-vous, que quoique jeune encore, puiſqu'elle n'a que trente-quatre ans, elle a la faibleſſe de n'en accuſer que vingt-deux.

PAUL.

Pour qu'on la crût ſur cet article, il faudrait qu'on ne ſut pas qu'elle eſt mère d'une fille charmante qui n'eſt plus un enfant.

SAINVILLE.

A propos, expliquez-moi-moi donc l'un ou l'autre ce que ſignifie la ſcène plaiſante que vient de me faire ce pauvre Dunoir.

D'ARMINCOURT, *riant.*

Ah! ah! nous nous ſommes un peu amuſés à ſes dépends.

SAINVILLE.

Il a pris la choſe au pied de la lettre; il m'a quitté ſans vouloir m'entendre. A quoi bon lui avoir dit que j'étais ruiné?

PAUL.

C'eſt une de ces petites épreuves que vous feriez fort

bien d'eſſayer en grand : vous connaîtriez alors ceux qui vous ſont véritablement attachés.

SAINVILLE.

J'aime à voir les hommes du beau côté. Et croyez moi, ils ne ſont pas auſſi méchants que des Philoſophes humoriſtes & grondeurs, s'efforcent de les peindre. Tirons le rideau ſur leurs foibleſſes, elles nous ſont communes à tous ; mais s'ils ont des défauts, ils ont des vertus, des qualités eſtimables : ne fixons les yeux que ſur elles, & nous ſentirons que l'on peut aiſément vivre avec le monde tel qu'il eſt. Faiſons, chacun dans le poſte où le haſard nous a placés, le peu de bien qu'il ſoit en notre puiſſance de faire. Nous adoucirons les injuſtices du ſort en devenant ceux de nos ſemblables, qu'il a moins bien traités que nous, & en allégeant leurs peines, nous augmenterons nos plaiſirs, & nous jouirons du ſeul bonheur qui n'entraîne point de regrets après lui.

D'ARMINCOURT.

Votre morale eſt douce autant qu'aimable, mais il faut ſavoir mettre des bornes à tout & juſques à ſa bienfaiſance.

SAINVILLE.

Eh ! mon ami, n'y eſt-on pas forcé tous les jours. Eſt-il un homme quelque opulent qu'il ſoit, qui puiſſe voler au ſecours de tous les malheureux qui réclament les droits qu'ils ont à ſa pitié ? je voudrais que tous les riches ſe liguaſſent enſemble pour livrer la guerre aux malheurs de toute eſpèce qui affligent la triſte humanité. Ils tempéreraient les rigueurs des ſaiſons, calmeraient les ſouffrances inſéparables de la condition d'homme, & s'il leur eſt impoſſible de s'oppoſer aux fléaux deſtructeurs, ils les rendraient moins inſupportables par une bienfaiſance éclairée & toujours agiſſante. Que n'ai-je l'éloquence néceſſaire pour enflammer tous les cœurs de ce projet qui m'eſt mille fois paſſé par la tête, & qui

m'occupera toute ma vie. On n'eſt inſenſible dans l'opulence que parce qu'on ne connaît pas la misère d'autrui. Ah ! ſi tous les heureux du ſiècle étaient mieux inſtruits des beſoins du pauvre : ils n'auraient point cette dureté qu'on leur reproche. Et ſi par haſard il s'en trouvait quelqu'un qui ſe refuſât aux lumières qu'on voudrait lui donner : je le prendrais par la main, je l'entraînerais malgré lui dans la chaumière où gémit l'honorable indigent : je lui dirais : contemple ton frère qui va périr faute d'un peu de cet or que ton luxe engloutit : vois ſes larmes, compte ſes gémiſſemens, & garde après ſi tu le peux pour toi ſeul ta richeſſe & ton inſenſibilité.

D'ARMINCOURT.

Ah ! mon ami, qui ne ſerait pas glorieux de penſer comme vous, lorſqu'on vous entend plaider avec cette chaleur, cette énergie qui part de l'ame, la cauſe des infortunés. Aidez-les toujours, continuez à être leur appui, leur protecteur, leur père, dans l'âge où les autres s'abandonnent à leurs plaiſirs, ayez les vertus de l'âge mûr ; mais modérez votre ſenſibilité, placez vos bienfaits avec plus de choix & de diſcernement, & ne vous expoſez point tous les jours à faire des ingrats.

PAUL.

Oui, Monſieur, chapitrez-le un peu. Ce n'eſt pas le tout d'être bienfaiſant, il faut l'être à propos. La fuite du Peintre, à la première nouvelle de ſon déſaſtre, eſt une belle leçon pour lui.

SAINVILLE.

J'avoue cependant que la nouvelle qu'il m'avait annoncée, quelque peu d'apparence qu'elle eut, m'avait inquiété. C'eſt aujourd'hui que je dois toucher les fonds que j'avais placé chez Durton, & ſi cette rentrée me manquait, je ne ſerais point à mon aiſe.

PAUL.

Vous mériteriez qu'il vous emportat tout. C'eſt malgré moi

moi que vous avez fait cette affaire. Confier ſon bien à un agioteur qui n'a pas un ſou au ſoleil, lui livrer un million en belles eſpèces, parce qu'il vous éblouit par une ſpéculation avantageuſe, le cautionner d'autant. Et s'il partait avec le dépôt, ou en feriez-vous ? belle matière à réfléxions ! vous gémiriez ; inutiles regrets ! d'avides Créanciers fondraient ſur vous, avec leur rapacité ordinaire, & qui viendrait vous ſecourir ? ah ! perſonne, perſonne !

SAINVILLE.

Tu outres la défiance. Sur un mot que j'ai dit à Durton, il m'a envoyé ce matin ce bon de cent mille livres payable à vue, & il m'aſſure que ce n'eſt là qu'une partie de mon bénéfice.

PAUL.

Tout cela ne me tranquilliſe point.

SAINVILLE.

Que diras-tu quand il m'aura ſatisfait & que tu me verras recueillir les fruits de ſon intelligence ?

PAUL.

Je dirai, que vous l'aurez échappé belle, mais qu'on a toujours tort de riſquer ſa fortune entre les mains d'un homme, qui peut d'un moment à l'autre l'emporter dans ſon porte-feuille, que lui-même n'eſt pas garant des événemens, des eſcroqueries, d'une perte, ou d'une faillite : que diable quand on hérite comme vous d'une groſſe ſomme, on en achète une Terre, des Maiſons, ou de bonnes Fermes. La grêle, l'eau ou le feu peuvent y paſſer ; mais le fond reſte au moins, & l'on ne perd pas tout.

D'ARMINCOURT.

Sainville. Il a raiſon.

SCENE XI.

DUBOIS, SAINVILLE, D'ARMINCOURT, PAUL.

DUBOIS *en Huiſſier, avec une perruque qui le déguiſe.*

AH! diable, Paul eſt là, n'importe (*s'avançant*) qui de vous, Meſſieurs, ſe nomme Monſieur Aléxandre d'Armincourt.

D'ARMINCOURT, *à part.*

O Ciel! c'eſt Dubois, quel moment choiſit-il? c'eſt moi, Monſieur, mais ſi vous aviez à me parler, vous pouviez m'attendre chez moi.

DUBOIS.

Monſieur, les gens de mon état prennent les perſonnes où ils les trouvent; d'ailleurs, je viens vous faire des propoſitions amicales, & mes intentions étant loyales & pures, je puis vous parler devant tout le monde.

SAINVILLE.

Au fait, de quoi s'agit-il?

PAUL, *à part.*

Ce viſage là ne m'eſt pas inconnu.

DUBOIS.

Monſieur, Aléxandre d'Armincourt n'ignore pas ſans doute qu'il eſt Débiteur d'une ſomme de quatre-vingt-onze mille livres neuf ſols ſix deniers envers le ſieur Jérôme-Nicolas Mathieu, lequel a ſoldé, payé, liquidé ſes Créanciers, Fourniſſeurs, & de ſes propres deniers, dont les quittances ſont ci-jointes & annexées, & ce

moyennant le modique intérêt de quinze pour cent, & que ledit ſieur Jérôme-Nicolas Mathieu a pardevers lui une lettre de change de ladite ſomme dûement échue, de laquelle lettre de change je ſuis porteur en cet inſtant, ainſi que du mémoire de frais & loyaux couts comme il eſt d'uſage.

D'ARMINCOURT.

Hé bien ! hé bien ! Monſieur, ſi je dois, je paierai.

DUBOIS.

Mais quand ?

D'ARMINCOURT.

Quand j'aurai touché mes revenus, ce qui ne peut tarder.

PAUL, *à part.*

Ses revenus, il eſt bon là.

DUBOIS.

C'eſt incontinent qu'il faut payer. M'intéreſſant à vous, j'ai cru devoir vous avertir que la Sentence par corps était obtenue, pour vous ſauver le déſagrément d'être appréhendé & ſaiſi en perſonne, ce que je ne pourrais conſciencieuſement me diſpenſer de faire, ſi vous n'acquittiez icelle lettre de change.

SAINVILLE.

Combien Monſieur vous doit-il ?

PAUL, *à part.*

Eh ! mon Dieu, mon Dieu, que va-t-il faire.... ? bath ! bath ! c'eſt une eſcroquerie.

DUBOIS.

Qu'appellez-vous une eſcroquerie ?

PAUL, *à part.*

Dois-je parler ou me taire ?

DUBOIS.

Apprenez que les pièces ſont dans le meilleur ordre

du monde, que la Sentence a été obtenue dans les formes preſcrites par l'Ordonnance, & que le diable lui-même n'y trouverait pas la moindre petite nullité.

D'ARMINCOURT.

Je meurs de honte.... Hé, Monſieur, laiſſez nous.

DUBOIS.

Volontiers. Vous me permettrez cependant de vous attendre en bas avec mes gens pour vous ſervir d'eſcorte.

SAINVILLE.

Encore une fois, combien Monſieur vous doit-il ?

DUBOIS.

Avec les intérêts, les frais, mes droits de courſe, cela monte à quatre-vingt-treize mille livres cinq ſous.

SAINVILLE.

Voici une reſcription de cent mille livres.

DUBOIS.

Voici votre lettre de change. A propos, l'effet eſt-il valable ? eſt-il à vue ?

PAUL.

Je te conſeille de faire le difficile. (*à part.*) Ah ! ſi ce n'était pas mon couſin.... Il ne l'échappera pas.

D'ARMINCOURT.

Ah ! Sainville, je ſuis confus !

DUBOIS.

Quant au ſurplus de la reſcription, il ſervira de nantiſſement pour une action de pareille valeur que j'ai à intenter contre vous de la part de votre Tapiſſier.

SAINVILLE.

C'eſt bon ! c'eſt bon ! laiſſez-nous à la fin.

DUBOIS *paſſe près de d'Armincourt, lui met ſa lettre de change ſur le bras.*

Je vous ſalue, Meſſieurs. Si jamais mon petit mi-

niſtère pouvait vous être agréable, je ſuis tout à votre ſervice.

PAUL, *à part.*

Suivons ce drôle, il y a quelque deſſous de carte, je veux m'en éclaircir.

SCENE XII.

D'ARMINCOURT, SAINVILLE.

D'ARMINCOURT.

MON cher Sainville, l'excès de votre généroſité m'accable.

SAINVILLE.

Vous méritez mon reproche, je vous dois la vie, & vous me cachez vos beſoins. Doutez-vous de mon cœur & de mon amitié.

D'ARMINCOURT.

J'entends du bruit : c'eſt Madame de Longueval ſans doute, ſoutenez votre réputation.

SAINVILLE.

Mais Sophie.

D'ARMINCOURT.

Je l'ai prévenue.

SCENE XIII.

SAINVILLE, D'ARMINCOURT, Madame de LONGUEVAL, SOPHIE.

Madame DE LONGUEVAL *à d'Armincourt.*

JE ſuis dans l'yvreſſe, Monſieur, cet hôtel eſt vraiment délicieux, les appartemens ſont diſpoſés avec gout, les meubles ſont d'un choix qui fait honneur à votre diſcernement. Enfin me voilà logée. Je puis à préſent recevoir les gens d'un certain ordre, & je ne ſerai plus humiliée par des comparaiſons toujours déſagréables. Ah voilà M. Sainville, je vous ſalue, Monſieur, vous traitez toutes ces choſes là de futilité, & grave philoſophe, vous préféreriez à ce ſéjour enchanteur, un aſile ruſtique, où ſeul avec vous-même, méditant en ſilence ſur les beautés de la nature & les foibleſſes de l'humanité, vous regarderiez en pitié ces objets qui nous ſéduiſent, nous autres gens du monde, qui avons tort de chérir tout ce qui ſert à embellir les momens trop courts de notre fragile exiſtence.

D'ARMINCOURT.

Ah! Madame, après tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, pouvez vous lui faire encore une injuſte querelle ſur des principes qu'il déſavoue.

Madame DE LONGUEVAL.

Ce ſont les propres expreſſions de Monſieur. Je me rappelle à merveille notre derniere converſation.

SAINVILLE.

Croyez, Madame, que ſi je vous euſſe mieux con-

nue; je me ſerais bien gardé de me montrer à vos yeux ſous un jour auſſi défavorable. J'ai ſenti à regret que je vous ai paru complettement ridicule.

Madame DE LONGUEVAL.

Ah ! oui, ridicule dans la force du terme. Laiſſons les grands mots, les ſyſtêmes d'une perfection chimérique à ces êtres biſarres & ennuieux, qui ne jouent le rôle de frondeur que pour ſe donner un air de ſingularité, qui ne blâment nos gouts, que parce qu'ils n'en ont aucun, & qu'ils ſont incapables de figurer dans le monde avec une certaine dignité.

D'ARMINCOURT.

Vous devez vous appercevoir à la miſe élégante de Sainville, qu'il n'eſt point étranger au ton du jour. Je puis même vous aſſurer qu'on le conſulte, que c'eſt à ſes conſeils que je dois le peu que je vaux & que c'eſt à lui qu'il faut reſtituer la moitié des complimens que l'on me fait tous les jours ſur mille bagatelles qui décèlent l'homme inſtruit & au courant de nos gouts fugitifs.

Madame DE LONGUEVAL.

En effet, cette parure contraſte d'une maniere aſſez tranchante avec cette ſortie vigoureuſe qu'il ſe permit ſur le luxe & les dépenſes frivoles de la claſſe oppulente. je croyais entendre mon oncle de Gerbois. Vous ſerez bien de continuer ce rôle ſi vous voulez lui faire votre cour. Nous irons bientôt lui rendre une viſite à ſa terre. C'eſt un homme qui a des principes ſinguliers. J'avoue que c'eſt la manie du moment. C'eſt le ſyſtême de vos moraliſtes nouveaux. Pauvres gens: il n'y entendent rien. Je leur dirais, ſi je les tenais raſſemblés, c'eſt le luxe ſeul qui vivifie les empires. Vous vous intéreſſez au ſort des malheureux ? Eh bien ! le caprice d'un riche va faire mouvoir des milliers de bras qui languiraient dans l'inaction & la miſere, ſans

nos fantaiſies, qu'un jour voit naître & détruire. Les tréſors s'entaſſeraient dans les coffres de l'oppulence; car l'homme, quoi qu'on en diſe, ne donne rien pour rien. Eh! ſi nous faiſons vivre les indigens, qu'importe que ce ſoit pour ſuivre nos gouts paſſagers, ou par un mouvement de bienfaiſance: le bien qui en réſulte, n'en eſt pas moins réel.

SAINVILLE.

Sous ce point de vue, Madame: on aurait tort de vouloir vous contredire.

Madame DE LONGUEVAL.

Si le luxe n'exiſtait pas, il faudrait le créer. C'eſt un impôt libre établi ſur le riche, & qui tourne au profit du pauvre induſtrieux. Nuiſible, dangéreux même, j'en conviens, dans les Campagnes, dans les petites républiques où les fortunes ſont bornées; il eſt utile & néceſſaire dans les grands Empires où les gens opulens abondent. Il fait fleurir les Arts & le Commerce; il étend nos relations par-tout. Je n'aime pas à me citer; mais j'ai donné mon nom à des ajuſtemens que j'avais imaginés, & il eſt toujours flateur d'apprendre que les beautés du nord & du midi ne brillent qu'en devenant les copies des bons originaux à qui nous ſervons de modèles.

SAINVILLE, *à part.*

Quelle légéreté!

Madame DE LONGUEVAL.

Que dites-vous?

D'ARMINCOURT.

Il eſt dans l'enchantement. Il admire & votre eſprit & la ſolidité de vos raiſons?

SAINVILLE.

Mademoiſelle garde le ſilence. Elle a l'air de ſouffrir.

SOPHIE.

Moi ! non ; Monſieur. Au contraire.

Madame DE LONGUEVAL.

Mademoiſelle ſe formera. Il faut excuſer ſa timidité, cet embarras machinal fruit de cette mauvaiſe éducation que l'on donne aux demoiſelles d'un certain rang. Elles paſſent ſubitement d'un monde dans un autre. Leurs petites idées ſe heurtent & ſe croiſent. J'étais preſque auſſi empruntée qu'elle à mon arrivée dans le monde, & je n'ai point eu le bonheur d'avoir un guide ſur qui m'éclairat à mon début dans nos cercles brillans.

SAINVILLE.

Mademoiſelle y paraît avec tous les avantages.

Madame DE LONGUEVAL.

Ne la gâtez point, M. Sainville. Elle a de la figure, j'en conviens, un eſprit naturel ; mais elle eſt encore bien loin de cette perfection que je déſire.

SCÈNE XIV.

SAINVILLE, D'ARMINCOURT, Madame de LONGUEVAL, SOPHIE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME eſt ſervie.

Madame DE LONGUEVAL.

Meſſieurs, je vous retiens l'un & l'autre. Sainville, donnez-moi la main, je vous pardonne l'humeur que vous m'aviez cauſée l'autre jour, & j'eſpère que déſormais nous n'aurons plus que la même façon de voir, & les mêmes principes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAUL, *ſeul.*

JE ne me poſsède pas, je brûle d'éclater & de confondre ce ſcélérat de d'Armincourt. Tu bleu ! comme il y va ! dans un même jour vendre à ſon profit l'Hôtel de mon Maître, & lui ſoutirer cent mille livres d'un ſeul coup de filet ! & je verrais de ſang-froid de pareilles horreurs & je les ſouffrirais !.... Oh ! non, i'y mettrai bon ordre. Je vais avertir mon Maître, Madame de Longueval, & le faire chaſſer d'ici avec éclat. Allons !.... Un moment. C'eſt ton couſin. Qu'importe, les fautes ſont perſonnelles, & je ſerais ſon complice ſi je gardais un coupable ſilence. Mais réfléchiſſons, ſi je parle, il s'évade & je perds le fruit de mon eſclandre.... Je conçois un projet difficile ſans doute à exécuter; mais dont l'iſſue, s'il réuſſit, ſauve mon Maître, force mon traître de parent à une reſtitution néceſſaire, & le ramène peut-être à des ſentimens plus honnêtes. Cette idée me rit. Il machine avec adreſſe; machinons à notre tour, & prouvons lui que l'eſprit d'intrigue n'eſt pas toujours incompatible avec la probité. Si la ruſe eſt permiſe, c'eſt lorſqu'on l'employe à déjouer les complots des méchans: elle devient même alors une vertu. Allons, Paul, contiens-toi, renferme dans ton ſein cette chaleur dont l'exploſion deviendrait inutile & même dangéreuſe. Du ſang-froid

du raiſonnement, de la tête, & tu triompheras. J'apperçois M. Dubois, notre Huiſſier de tantôt : commençons notre rôle.

SCENE II.

PAUL, DUBOIS.

DUBOIS.

QUE ſignifie cela, M. Paul, cette maiſon eſt-elle une Citadelle ? ſommes-nous Priſonniers de Guerre ? de quel droit ſommes-nous conſignés à la porte ?

PAUL.

Point du tout.

DUBOIS.

Point du tout ? pourquoi donc votre impertinent de Portier a-t-il obſtinément refuſé de tirer le cordon pour moi quoique je lui en euſſe réitéré la prière juſqu'à trois fois. Allez trouver M. Paul, m'a-t-il dit, d'un air rébarbatif, je n'ouvre à perſonne que par ſes ordres.

PAUL.

C'eſt un mal honnête.

DUBOIS.

Peu s'en eſt fallu que je ne l'aye roſſé d'importance.

PAUL.

S'il vous avait ſoupçonné cette intention, il eut été homme à vous prévenir.

DUBOIS.

Croyez-vous ?

PAUL.

Je penſe que vous avez bien fait de ne pas céder à votre premier mouvement.

DUBOIS.

Effectivement, il a l'air décidé.

PAUL.

C'eſt un ours.

DUBOIS.

Il faudra l'apprivoiſer. Je n'aime pas la ſolitude, & encore moins les querelles.

PAUL.

Jugez de ſon caractère par cet échantillon. Je l'avais prié de vous dire honnêtement que je ſerais bien aiſe d'avoir un petit entretien avec vous.

DUBOIS.

Avec moi, Monſieur Paul, ce m'eſt beaucoup d'honneur.

PAUL.

Ce n'eſt pas le mot dont il faut ſe ſervir. J'exige de votre part de l'amitié & de la confiance.

DUBOIS, *à part.*

Où veut-il en venir ?

PAUL.

Nous ſommes faits pour vivre enſemble dans la plus parfaite intimité. Mêmes goûts, mêmes inclinations !

DUBOIS.

Je ne l'aurais pas cru.

PAUL.

Vous m'avez mal jugé.

DUBOIS.

A la bonne heure, commenſaux du même logis....

PAUL.

Nous ne devons avoir rien de caché l'un pour l'autre.

DUBOIS.

Je n'ai pas de ſecret. Je me montre toujours ſous ma forme naturelle.

PAUL.

Allons. Déboutonne-toi, & regarde-moi ſans rire, ſi tu le peux.

DUBOIS.

Le diable m'emporte ſi j'en ai la moindre envie.

PAUL.

Vous n'êtes pas franc, Monſieur Dubois; je le ſuis, moi, & pour t'en donner une preuve, je te déclare que je te tiens pour le plus habile fripon.....

DUBOIS.

Comment ? des injures !

PAUL.

Eh ! non, c'eſt un compliment que je te fais, & je ſuis enchanté de toi; j'avoue même à ma honte que j'en ſuis jaloux.

DUBOIS.

Je ne ſais trop de quelle manière je dois prendre un éloge auſſi ſingulier.

PAUL.

Tu dois le prendre comme je te le donne.

DUBOIS.

Expliquez-vous, Monſieur, je ne ſais pas deviner les énigmes.

PAUL.

Eſt-ce avec moi que tu dois avoir ces détours miſérables. Tu ne riſques rien, te dis-je, tu n'as pas même

beſoin de me faire de confidences, je te ſais par cœur & la manière ſublime dont tu as joué ton rôle ce matin, ma donné pour tes talens une eſtime incroyable. Je te le répète : j'en ſuis ravi, enchanté, embraſſe-moi, & mets toi à ton aiſe.

DUBOIS.

Comment ! eſt-ce que tu aurais des ſoupçons ?....

PAUL.

Quel diable d'homme es-tu ? je tais reconnu du premier coup-d'œil, quoique je ne t'euſſe vu qu'une fois.

DUBOIS.

Vrai ?

PAUL.

On peut en impoſer par un traveſtiſſement à des perſonnages de théâtre que l'Auteur rend crédule ſelon le beſoin de ſon intrigue; mais nous autres fripons nous ne donnons point dans ces niaiſeries.

DUBOIS.

Tu m'as cependant fait une frayeur... Certain mot d'eſcroquerie qui t'eſt échappé.

PAUL.

Je le faiſais exprès. J'aidais à ton jeu. Je ranimais la ſcêne qui commençait à languir.

DUBOIS.

En vérité, tu as penſé me décontenancer.

PAUL.

Si j'euſſe voulu, il ne tenait qu'à moi de faire avorter ton plan, & tu ne tenais rien; mais dans ce moment tu as ravi mon cœur & mon eſtime, & je ſuis ton croupier.

DUBOIS.

A charge de revanche.

PAUL.

Je l'entends bien ainſi. Ce trait de génie qui t'honore à mes yeux eſt-il de ton invention ?

DUBOIS.

Me crois-tu fait pour jouer un perſonnage ſecondaire dans une intrigue.

PAUL.

Ton Maître n'y était pour rien ?

DUBOIS.

Il ignorait tout ?

PAUL.

Il ignorait tout ?

DUBOIS.

Je te le jure.

PAUL, *enchanté.*

Oh ! tant mieux.

DUBOIS.

Pourquoi ?

PAUL.

Je ſerais déſolé que cette idée lui fut venue. Nos Maîtres ne ſont pas dignes de concevoir d'auſſi vaſtes projets.

DUBOIS.

Que ſerions-nous auprès d'eux, ſi le Ciel leur eut accordé l'imagination.

PAUL.

C'eſt cela.

DUBOIS.

Je mène le mien. Le pauvre homme ! ſans moi il y aurait long-tems qu'il aurait cahotté.

PAUL.

Tout de bon !

DUBOIS.

Depuis trois ans que je ſuis à lui : je le ſoutiens.

PAUL.

Tu le ſoutiens ?

DUBOIS.

C'eſt à moi qu'il doit tout ſon crédit. Il jouit, graces à mes ſoins, d'une réputation intacte parmi les uſuriers, les agioteurs, les faiſeurs d'affaires. Quand il a beſoin de fonds, je lui en trouve preſque ſans intérêt.

PAUL.

Oh ! diable !

DUBOIS.

A quarante, cinquante pour cent.

PAUL.

C'eſt donné.

DUBOIS.

Il eſt vrai qu'il eſt exact à tenir ſes engagemens.

PAUL.

Il a donc de la fortune ?

DUBOIS.

Je ne crois pas ; mais il joue : il a des veines d'un bonheur inſolent !

PAUL.

Le jeu a ſes revers, gare la cataſtrophe !

DUBOIS.

Il ſera riche un jour.

PAUL.

Ce n'eſt donc pas un aventurier ?

DUBOIS

DUBOIS.

Eſt-ce que je le ſervirais ?

PAUL.

On ne connaît pas toujours l'origine...

DUBOIS.

J'ignore la ſienne, mais ſi je le garantis iſſu de bon ſien. Pour ſavoir de qui un homme eſt fils, je n'ai pas beſoin de lire ſon Extrait de Baptême : je le fixe entre les deux yeux, je le claſſe & ne me trompe jamais.

PAUL.

Je m'apperçois que tu es clairvoyant. Avec ce génie, pourquoi travailler pour le compte des autres ?

DUBOIS.

En travaillant pour eux, je travaille auſſi pour moi.

PAUL.

Tu as manqué un bon coup aujourd'hui. Cette reſcription de cent mille livres.

DUBOIS.

C'était une fortune !

PAUL.

Tu pouvais te l'approprier.

DUBOIS.

Le diable m'a tenté ; mais ſi je ne l'ai pas fait, ah ! c'eſt qu'en vérité, je ne l'ai pas pu.

PAUL.

Tu as eu la duperie de la rendre à ton Maître.

DUBOIS.

Le cœur m'en ſaigne. Si c'eut été de l'argent comptant, j'aurais fait ma part ; mais j'eſpère qu'il ne ſera point ingrat.

PAUL.

Agiſſons de concert.

DUBOIS.

Sans avoir l'air d'être d'intelligence.

PAUL.

Suis-je un novice ?

DUBOIS.

Nous ferons de bonnes affaires ſi nous voulons.

PAUL.

Je te ferais beau jeu ; mais de la loyauté.

DUBOIS.

Entre gens d'honneur, une ſimple parole vaut mieux qu'un contrat.

PAUL.

Nous ſommes dignes l'un de l'autre.

DUBOIS.

Le ſuperflu des ſots eſt le patrimoine des gens d'eſprit.

PAUL.

Excellente morale ! nous allons travailler en grand. Séparons-nous.

DUBOIS.

Diſcrétion, adreſſe, intelligence & fidélité, & d'humbles valets que nous ſommes, nous nous éleverons au rang que la fortune nous deſtine.

SCENE III.

PAUL, *ſeul.*

POUR un fripon, il n'eſt pas mal confiant. Il eſt vrai que j'ai joué ma ſcène avec lui d'une manière aſſez naturelle. Je ſuis enchanté de ce que je viens d'apprendre; D'Armincourt n'eſt pas auſſi coupable que je le ſoupçonnais; mais il s'en faut un peu qu'il ſoit tout-à-fait innocent. Pourſuivons mon projet, empêchons adroitement le mariage de Madame de Longueval avec mon couſin. C'eſt que le drôle eſt homme à bruſquer le dénouement, je veux tout doucement, ſans éclat, l'attirer dans le piége. Ah! s'il n'était pas mon parent, ſi l'amitié qui nous unit dans notre enfance, ne parlait pas en ſa faveur, comme je le confondrais! mais enfin, malgré moi, je l'aime encore. Son cœur n'eſt pas tout-à-fait perverti, il peut devenir honnête homme, & je dois lui en fournir les moyens. Mon plan eſt là, bien conçu; & ſi Liſette..... bon! la voici. Elle ne pouvait paraître plus à propos.

SCENE IV.

PAUL, LISETTE.

PAUL.

TE voilà, radieuſe.

LISETTE.

J'ai voulu te faire honneur. Me prendrait-on pour une ſoubrette.

PAUL.

Cette parure galante, te ſied à ravir, & l'on croirait que tu m'as deviné.

LISETTE.

J'arrive : je n'ai rien à faire encore; je veux voir Paris, vos Spectacles, l'Opéra ſur-tout, & j'ai cru qu'un peu de toilette ne m'était pas inutile.

PAUL.

Dans ce moment elle était indiſpenſable.

LISETTE.

Cela vous attire des égards.

PAUL.

Tu feras des conquêtes.

LISETTE.

En ſerais-tu charmé ?

PAUL.

Il en eſt une que je te ménage.

LISETTE.

Tout de bon ! le cavalier en vaut-il la peine ?

PAUL.

C'eſt un joli homme.

LISETTE.

Tu es un amant commode.

PAUL.

Il faut que tu t'enflammes pour lui à la première vue.

LISETTE.

Parles-tu ſérieuſement ?

PAUL.

C'eſt me rendre un ſervice eſſentiel.

LISETTE.

Hé ! bien ! Monſieur Paul, je ſuivrai vos conſeils, & dès ce moment je ſens que je ne vous aime plus.

PAUL.

Embraſſe-moi : cette boutade m'enchante.

LISETTE.

Moi ! vous embraſſer ?

PAUL.

Ecoute-moi.

LISETTE.

Je ne veux rien entendre.

PAUL.

Mais, non, non, je t'adore.

LISETTE.

Et tu me cèdes à un autre ?

PAUL.

Allons ! il faut m'expliquer ſans détour.

LISETTE.

Ah ! dépêche-toi ; car je m'impatiente.

PAUL.

Veux-tu te prêter à une petite eſpiéglerie pour jouer un fat ?

LISETTE.

Pour jouer un fat ?

PAUL.

Ce n'eſt peut-être pas l'expreſſion dont je devrais me ſervir ; mais de certaines conſidérations m'empêchent de dire le mot propre.

LISETTE.

Tu me propoſes une eſpiéglerie : tu me mets dans mon centre.

PAUL.

Perſonne ne t'a encore vue dans la maiſon ?

LISETTE.

Au moins perſonne n'y ſait qui je ſuis.

PAUL.

Tant mieux. D'abord ſouviens-toi que tu es Madame de Solanges.

LISETTE.

La couſine de ton Maître ?

PAUL.

Préciſément.

LISETTE.

Fort bien !

PAUL.

Tu es veuve.

LISETTE.

J'entre dans mon rôle.

PAUL.

Tu arrives de Pondichéri avec une fortune immenſe.

LISETTE.

Ce Roman eſt joli, & la réalité m'en plairait davantage.

PAUL.

Un ſecond Hymen te conviendrait aſſez.

LISETTE.

J'aurai un vrai caractère de veuve.

PAUL.

Tu veux enrichir l'objet qui t'aura charmé.

LISETTE.

Oui, mon cher Paul, ce ſerait là toute mon ambition.

PAUL.

Et tu laiſſeras croire à Monſieur d'Armincourt qu'il ne tient qu'à lui d'être cet heureux mortel.

LISETTE.

Voilà tout ce qui me gênera : je ſuis franche en amour.

PAUL.

Songe que cet amour ne ſera qu'un jeu.

LISETTE.

Et ſi le jeu allait te cauſer de l'ombrage ?

PAUL.

Quand je ſuis prévenu ?

LISETTE.

L'apparence dans ces cas là déplaît : l'imagination d'un jaloux va ſi vîte.

PAUL.

Tu ſais que d'Armincourt eſt un aventurier, & entre deux amans, je te connois pour ne pas être perſuadé, que le plus honnête homme aura la préférence.

LISETTE.

Tu me rends juſtice (*lui tendant la main*) allons ! fais ton bonheur.

PAUL.

Cet air protecteur m'en impoſe déjà. Tu commences bien ton rôle : j'apperçois nôtre homme ; ſoutiens-le juſqu'au bout.

SCÈNE V.

PAUL, LISETTE, D'ARMINCOURT.

LISETTE.

VOUS êtes à ſon ſervice, mon ami ?

PAUL.

Depuis long-tems, Madame.

LISETTE.

Eh ! mon cher couſin, je brûle de l'embraſſer. J'ai fait une diligence incroyable pour arriver plus vîte... Seroit-ce lui que j'ai le bonheur de voir (*s'avançant vers d'Armincourt les bras ouverts*).

PAUL.

Non, Madame, c'eſt Monſieur d'Armincourt.

LISETTE.

Ah ! pardon, Monſieur.

PAUL.

Il eſt bien permis de ne pas reconnaître celui qu'on

n'a j'amais vu; vous voyez, Monsieur, Madame la Marquise de Solanges.

D'ARMINCOURT

Mon ami, va être enchanté. Il vous attend avec bien de l'impatience. Vous arrivez, Madame?

LISETTE.

De Pondichéry, à l'instant, Monsieur.

PAUL.

Madame, a débarqué à Bordeaux.

D'ARMINCOURT.

Vous venez de Pondichéry.

LISETTE.

En droiture, Monsieur.

D'ARMINCOURT.

J'y étais il y a cinq ans.

LISETTE.

C'est un séjour, un climat...

PAUL.

Brûlant.

LISETTE.

Je m'y suis mortellement ennuyée.

D'ARMINCOURT.

Il est vrai que Monsieur votre époux était d'une jalousie.

LISETTE.

Inconcevable.

D'ARMINCOURT.

C'était un barbare. Il vous dérobait à tous les yeux.

LISETTE.

Hélas! je n'ai vu personne dans ce pays là.

PAUL.

Si-bien que le pauvre homme a fait sagement de mourir.

LISETTE.

L'ingrat! il m'était cher malgré ſon injuſtice. Née avec une ame tendre, j'oubliais ſes défauts, je ne voyais que ſon amour, & mon cœur volait ſans ceſſe au devant du ſien.

D'ARMINCOURT.

Cela fait votre éloge, Madame, ſon âge ſi différent du vôtre.

LISETTE.

Je ne m'en ſuis jamais plainte. C'était le moindre de ſes torts.

PAUL.

Vous en avez eu moins long-tems à ſouffrir.

D'ARMINCOURT.

Plus jeune, il vous eut mieux appréciée; mais vous ne manquerez pas de conſolateurs, vos attraits...

PAUL.

Votre fortune.

LISETTE.

Mes attraits, j'ignore ſi jen ai. On ne m'a pas accoutumée dans l'Inde au langage de la flatterie, & l'on m'a miſe en garde contre celle des Français. Quant à ma fortune, je ne la connais pas davantage. Elle eſt prodigieuſe, dit-on; mais juſqu'à ce jour, elle a peu contribué à mon bonheur.

D'ARMINCOURT.

Vous n'en avez pas beſoin pour être adorable.

PAUL, *à part.*

Il mord à l'hameçon.

LISETTE.

Je vois bien que je ſuis en France. Votre politeſſe exagère tout, Monſieur, heureuſement que je ſuis prévenue.

D'ARMINCOURT.

On peut vous dire des vérités agréables ſans rien exagérer.

LISETTE.

Vous êtes galant, Monſieur, je ſuis femme, & j'écoute ſans doute avec plaiſir les choſes flatteuſes que vous me dites, puiſqu'elles me font oublier que je n'ai pas encore embraſſé mon couſin.

PAUL.

Le voici.

SCENE VI.

PAUL, SAINVILLE, LISETTE, D'ARMINCOURT.

D'ARMINCOURT.

PERMETTEZ, mon cher, mon cher Sainville, que je ſois le premier à vous préſenter votre belle parente.

SAINVILLE.

C'eſt vous, Madame!

LISETTE.

Vous ne m'attendiez pas encore?

SAINVILLE.

Vous ne pouviez pas me ſurprendre plus agréablement.

PAUL.

Pour arriver plus vîte, Madame a laiſſé ſes gens à Poitiers avec ſes équipages.

LISETTE.

Je n'ai mené qu'une de mes femmes avec moi, Liſette. C'eſt une fille qui m'eſt ſingulièrement attachée. Je vous la recommande, Monſieur Paul.

PAUL.

J'y ai pourvu, elle eſt déjà inſtallée dans la maiſon : je veillerai à ce que rien ne lui manque.

LISETTE.

Ce ſera m'obliger, elle eſt un peu ſingulière, elle ne veut pas paraître encore. Elle craint d'avoir un air emprunté.

PAUL.

Elle a tort. Elle a une de ces figures qui ſont de tous les pays & qui ſont honneur à tout le monde.

SAINVILLE.

Tu l'as déjà diſtinguée.

PAUL.

Ah ! Monſieur, je ſuis pris à mon tour, & ſi Madame veut le permettre, j'aurai pour Mademoiſelle Liſette toutes les attentions qu'elle mérite.

LISETTE.

Liſette eſt ſage, je lui permets d'agréer vos ſervices. Je lui ai promis un établiſſement, & ſi elle vous choiſit, c'eſt que vous en ſerez digne. Mais laiſſons Mademoiſelle Liſette : elle ſe montrera quand il en ſera tems.

SAINVILLE.

Vous devez être laſſe, & ſi un peu de repos.....

LISETTE.

Je vous vois, je ne penſe plus à la fatigue. Le déſir de connaître la Capitale, de voir enfin ce Paris dont j'ai tant entendu parler, m'occupe un peu dans ce moment. Je ſuis femme & curieuſe, par conſéquent il faut me pardonner.

SAINVILLE.

Ma voiture, mes gens, moi-même : tout ici eſt à vos ordres, c'eſt l'heure de la promenade, & je m'offre de vous y conduire.

D'ARMINCOURT.

Dans ce moment, votre préſence eſt peut-être néceſſaire ici.

LISETTE.

Si cela vous dérange ?

SAINVILLE.

Mais non en vérité.

D'ARMINCOURT.

Madame eſt indulgenter.... vous brûlez d'avoir un entretien avec la belle Sophie.

LISETTE.

Mon couſin eſt amoureux ? il mérite d'être aimé, je remettrai ma promenade à un autre jour.

D'ARMINCOURT.

Tout peut s'arranger..... permettez-moi de vous offrir la main.

PAUL, *à part.*

Délicieux !

LISETTE.

J'accepte. Deux amans ont beſoin de ſolitude. En reſtant nous ſerions importuns. Partons, Monſieur, partons.

SCENE VII.

PAUL, Madame de LONGUEVAL, SAINVILLE, LISETTE, D'ARMINCOURT.

Madame de LONGUEVAL.

MA fille ne veut point aller au Spectacle aujourd'hui... Ah! vous êtes en compagnie?

LISETTE *à Sainville*

C'eſt Madame votre belle mère?

Madame de LONGUEVAL.

Je ne ſuis la belle mère de perſonne.

LISETTE.

Pardon, Madame, vous parliez de votre fille qui doit épouſer mon couſin.

Madame de LONGUEVAL.

Votre fille, mon couſin. Ah! vous êtes la petite Madame de Solanges? vous revenez des Indes, Madame?

LISETTE.

Oui Madame.

Madame de LONGUEVAL, *à part.*

On s'en apperçoit.

LISETTE

Je ſuis peu faite encore aux mœurs, aux uſages de la Capitale; mais vous, madame qui y avez long-temps vécu ...

MADAME DE LONGUEVAL.

Quelles ſingulieres expreſſions !

LISETTE

Pardon, madame, je ſors, je ne veux pas plus long-temps prolonger une converſation qui a le malheur de vous déplaire. Je ſuis étourdie, inconſéquente, & je viens d'un pays où l'on s'exprime comme l'on penſe, & où l'on parle une langue qui eſt entendue de tout le monde.

SCENE VIII.

MADAME DE LONGUEVAL, SAINVILLE.

MADAME DE LONGUEVAL.

VOTRE parente eſt d'une ingénuité qui pourrait paſſer pour de l'impoliteſſe ; pour peu qu'on fût ſuſceptible.

SAINVILLE

Je vous demande pardon pour elle, madame.

MADAME DE LONGUEVAL.

Je ne lui préſume pas l'intention d'offenſer ; mais elle ſort avec monſieur d'Armincourt.

SAINVILLE

Pour peu d'inſtants.

MADAME DE LONGUEVAL

Oh ! je n'en ſuis point jalouſe, elle l'amuſera par ſes naïvetés ; mais avant de la produire dans un cer-

tain monde : il faudra la mettre au fait . . . . Laiſſons cela : je ſuis enchantée de vous ; je vous eſtime ſincerement de ce matin.

SAINVILLE.

Ah ! Madame.

MADAME DE LONGUEVAL.

J'apperçois mon intendant. Il me pourſuit par-tout ; il faut me réſoudre à lui donner audience.

SAINVILLE.

Je vous laiſſe, madame, il me reſte encore bien des avœux à vous faire, & j'ai plus d'une grace à mériter de vous.

SCENE IX.

MADAME DE LONGUEVAL, GERVAIS.

MADAME DE LONGUEVAL.

APPROCHEZ, monſieur Gervais, approchez: vous venez encore m'ennuyer de vos doléances éternelles ?

GERVAIS

Je viens vous parler pour la derniere fois. Si les vérités que j'ai à vous dire ont encore le malheur de ne vous être pas agréables.

MADAME DE LONGUEVAL

Vous allez me dire que vous êtes un honnete homme.

GERVAIS.

GERVAIS.

Un honnête homme ne met jamais cette qualité en avant. Il laiſſe parler ſes actions.

Madame DE LONGUEVAL.

Ah ! de la morale, des maximes ? Je ne ſuis pas diſpoſée à écouter un ſermon ; dépêchez-vous. Sans préambule, qu'avez-vous à me communiquer, que vous m'obſédez ſans ceſſe ?

GERVAIS.

Je ſerai bref & clair.

Madame DE LONGUEVAL.

Ce ſera donc pour la première fois de votre vie.

GERVAIS.

Voici les comptes de l'année : ſoixante-quinze mille livres de dépenſe.

Madame DE LONGUEVAL.

C'eſt bon, c'eſt bon. Je ne compte pas après vous : d'ailleurs je n'entends rien à vos calculs, & vous avez beau jeu avec moi.

GERVAIS.

Vos revenus, madame, ne montent qu'à quarante & une mille livres, & depuis trois ans, vous êtes arriérée de cent vingt mille livres.

Madame DE LONGUEVAL.

Oh ! Vous me caſſez la tête avec vos mille livres. Eh ? volez moi, monſieur, faites votre métier ; mais ne m'étourdiſſez pas.

GERVAIS.

Vos créanciers menacent de vous ſaiſir.

Madame DE LONGUEVAL.

De quelles expreſſions vous ſervez-vous ? Vous êtes d'une groſſièreté :

GERVAIS.

Pardon, madame, mais la juſtice n'eſt pas polie, vous devez, vous avez tort, & la ſente ce eſt ſur le point d'être exécutée.

Madame DE LONGUEVAL.

Eh bien, monſieur, payez ces gens là, & qu'ils me laiſſent en repos !

GERVAIS.

Oui, Madame, c'eſt mon avis; mais il faut vendre une de vos poſſeſſions, & je vous conſeillerais plutôt de vous défaire de vos diamants & de cette quantité de vaiſſelle platte qui ne vous rapportent rien.

Madame DE LONGUEVAL.

Me défaire de mes diamants, de ma vaiſſelle ? Si vous avez mis dans vos arrangemens de m'en dépouiller, je vous préviens que vous n'y réuſſirez pas.

GERVAIS.

Eh bien, madame, ſi vous tenez à ces ſuperfluités, il faut conſentir à vendre cette ferme que vous avez en Brie pour liquider votre fortune.

Madame DE LONGUEVAL.

A préſent vous êtes raiſonnable. Eh bien ! monſieur, vendez, vendez vîte & que tout ſoit fini.

GERVAIS.

Vos revenus ſeront diminués d'autant, & c'eſt ſur ce qui vous reſte que vous devez régler votre dépenſe.

Madame DE LONGUEVAL.

Voici le chapitre des remontrances. Je ne changerai rien à ma manière de vivre. Si cela vous déplait, je prendrai un autre intendant plus accommodant & moins moraliſeur.

GERVAIS.

Je vous ai vu naître, madame.

Madame DE LONGUEVAL.

Je le ſais, je le ſais, & vous n'êtes cependant pas vieux.

GERVAIS.

Je vous ſuis attaché, & c'eſt avec douleur que je vois, que vous courez à votre perte. Vous avez une fille qui n'attend rien que de vous & de votre oncle.

Madame DE LONGUEVAL.

On épouſe ma fille ſans dot.

GERVAIS.

Et vous fruſtrez ſes enfans de votre ſucceſſion?

Madame DE LONGUEVAL.

Vous voyez de loin, monſieur Gervais. Eh bien! ſi elle a des enfans, ils hériteront de mon oncle.

GERVAIS.

Il peut ſe remarier.

Madame DE LONGUEVAL.

Il n'y penſe pas.

GERVAIS.

Soit; mais vous vous préparez le plus triſte avenir. Après avoir été riche: ſi vous continuez, vous tomberez dans la miſère, & vous ſerez obligée, ou de vivre dans l'obſcurité, ou de dépendre de la bienfaiſance, ou de la pitié de votre gendre. Madame, au nom du ciel, écoutez-moi, pendant qu'il en eſt tems encore. Je puis mourir aujourd'hui, demain, & perſonne n'oſera plus vous faire entendre le langage de la vérité. Vous ſerez entourée de méchans qui conſommeront votre ruine; mais tant que le pauvre Ger-

vais vivra, il vous consacrera ses services, ses soins. Il pourra vous déplaire ; mais jamais il ne vous abandonnera.

Madame DE LONGUEVAL.

Eh ! bon homme, faites moi grace de votre pathétique.

GERVAIS.

Je n'ai pas tout dit, madame, on assure que vous vous mariez.

Madame DE LONGUEVAL.

Il serait plaisant que vous eussiez formé le dessein de vous y opposer.

GERVAIS.

J'ai pris des renseignemens sur l'homme qui aspire à votre main : il ne vous convient pas. Il vous croit riche, il vous recherche ; mais soyez sure qu'il ne vous aime pas.

Madame de LONGUEVAL.

Monsieur Gervais sortez : votre hardiesse m'offense. Un zèle maladroit pourrait à la fin me déplaire. Craindriez-vous que mon époux trop clair-voyant . . . .

GERVAIS.

Une injure qui n'est point méritée n'offense jamais ; & puisque vous m'y forcez : pour la première fois de ma vie, je vais mal parler de quelqu'un. Ce monsieur d'Armincourt . . . .

madame de LONGUEVAL.

Sortez, vous dis je.

GERVAIS.

Madame, mon honneur m'engage à vous tirer de l'erreur où vous êtes ; erreur qui vous serait trop fatale.

Madame de LONGUEVAL.

Oh ! Quelle patience !

GERVAIS.

Monſieur d'Armincourt vous trompe. Ses mœurs, ſa conduite ne vous conviennent point.

Madame de LONGUEVAL, *en ſortant.*

Oh ! c'en eſt trop ; je vous cède la place. Continuez tout ſeul votre panégyrique.

SCENE X.

GERVAIS.

COMMENT la détromper ? Ce n'eſt point ſon injuſtice qui m'afflige le plus, c'eſt ſon aveuglement : un jour, mais trop tard, elle reconnaîtra ſon erreur. Non, je ne l'abandonnerai point. Son père qui eſt mort entre mes bras, ſon mari, dont j'ai recueilli le dernier ſoupir me l'ont également recommandée, & je ſerai fidèle au ſerment que je leur ai fait de reſter auprès d'elle. Je n'attends de ſecours que de ſon oncle, monſieur de Gerbois, ah ! s'il pouvait arriver. Il ne m'a point répondu, ſon ſilence m'inquiètte. S'il tarde : il ne ſera plus tems. Quels moyens employer pour arracher ſa nièce au ſort qui la menace ? Ah, y perds la tête !

SCENE XI.

GERVAIS, SAINVILLE.

SAINVILLE. (*à part*)

JE ne puis ſaiſir un moment pour parler à Sophie.

GERVAIS *à part.*

Où trouver des reſſources pour appaiſer des créanciers preſſants.

SAINVILLE.

Que dit-il ?

GERVAIS.

Ah ! Monſieur, pardon, occupé d'une affaire importante & qui concerne madame de Longueval, j'ai peut-être été indiſcret ſans le vouloir.

SAINVILLE.

Si je puis vous ſervir, ne craignez pas de vous ouvrir à moi ; je ne trahirai point la confiance que vous m'aurez accordée.

GERVAIS.

D'abord, monſieur, ma conſcience m'oblige de vous dire que madame de Longueval n'eſt pas auſſi riche que vous vous l'imaginez peut-être.

SAINVILLE.

Ah ! Sophie a-t-elle beſoin de fortune ? Je ſerais

trop heureux qu'elle voulût tout tenir des mains de ſon amant. Elle m'apporte en dot, de la beauté, des vertus; des talens c'eſt la plus riche de toutes les héritières.

GERVAIS.

Elle mériterait une couronne; mais ſa mère qui ne voit de bonheur que dans le tumulte & le fracas, diſſipe ſa fortune par un luxe & une dépenſe où elle ne peut ſuffire. Elle doit: ſes créanciers la pourſuivent. J'ai voulu lui faire quelques remontrances; elle m'a traité comme tous les grands traitent les intendans fripons qui les ruinent. Elle ne croit point à la détreſſe où elle eſt, elle ne voit point le précipice où elle court. Vous êtes un honnête homme, parlez lui le langage de la raiſon, & vous l'empêcherez peut-être, de conſommer ſa ruine.

SAINVILLE.

Comment, madame de Longueval ſe trouverait dans une poſition fâcheuſe?

GERVAIS.

Et déplorable bientôt, ſi elle n'y met ordre.

SAINVILLE.

Il faut voler à ſon ſecours. Suivez-moi dans mon cabinet, nous terminerons cet article.

GERVAIS

Quoi, monſieur, vous voudriez payer ſes dettes?

SAINVILLE.

Chut! Quelqu'un pourrait nous entendre. Ceci doit être un ſecret entre nous deux. Il faut doucement la ramener de ſon égarement. Cette révolution ne peut être l'ouvrage d'un jour. Je ne heurterai point ſes principes, je gagnerai ſa confiance, & peut-être ſerai-je aſſez heureux pour mériter ſon eſtime, en me montrant moi-même eſtimable à ſes yeux.

GERVAIS

Vertueux jeune homme.

SAINVILLE.

Ne me louez point. Que de larmes n'a-t-elle point ſur mon cœur. Elle a beſoin d'un ſecours que je puis lui offrir ſans humilier ſon orgueil, & elle eſt la mère de ma Sophie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, Monſieur de GERBOIS.

Monſieur de GERBOIS.

J'ARRIVE à l'inſtant, mon cher Gervais, l'homme que vous aviez envoyé à ma rencontre, m'a conduit tout de ſuite au nouveau domicile de ma nièce. Votre lettre m'a engagé à entreprendre un voyage que je ne comptois plus faire à l'âge où je ſuis. Je ſens qu'un perſonnage de mon humeur & de mon caractère, doit paraître ridicule & biſare aux yeux de certaines gens: ils m'ont déjà fait de mauvaiſes plaiſanteries ſur ma tournure; mais pour leur plaire, je n'ai pas envie de changer mes mœurs, mon langage, & ma manière d'être. Je viens ici pour chapitrer d'importance mon imprudente nièce, l'empêcher de faire une ſottiſe, lui ôter la conduite de ſa fille, qu'elle perdrait par ſon exemple, & je repars auſſitôt. Votre lettre, les détails que vous m'y donnez, m'ont mis dans une colère épouvantable, qu'une route de cent vingt lieues n'a point encore appaiſée.

GERVAIS.

Modérez vos tranſports, tout n'eſt pas déſeſpéré.

Monſieur de GERBOIS.

Non, ſans doute, puiſque je ſuis ici. Oh ! Oh ! Bon gré, mal gré, elle m'écoutera, je ne ſuis pas homme à lâcher priſe, qu'elle n'ait conſenti à faire ma volonté.

GERVAIS.

Gardez-vous, monſieur, de me compromettre; quelle ignore de quelle part vous viennent les avis que vous avez reçue.

Monſieur de GERBOIS.

Brave homme, votre conduite eſt trop louable pour que je veuille qu'elle vous occaſionne jamais le moindre déſagrément. Ecoutez, je l'aime cette ingrate: malgré toutes ſes folies, ſes erreurs, je lui ai connu un excellent cœur dans ſon enfance. Le grand monde a pu l'égarer; mais non la pervertir tout à fait.

GERVAIS.

Je penſe comme vous.

Monſieur de GERBOIS.

Je ferai grand bruit, je me fâcherai, je... jurerai s'il le faut; mais je payerai ſes dettes.

GERVAIS.

Elle n'en a plus.

Monſieur de GERBOIS.

Comment?

GERVAIS.

Un homme généreux qui veut être inconnu, vient de me remettre de quoi les acquitter.

Monſieur de GERBOIS.

Quelques ſoient les travers de ma nièce, il faut qu'elle ait de grandes qualités pour avoir de tels amis. Vous me ferez connaître ce mortel vertueux.

GERVAIS.

Monſieur, je ſerais indigne de ſa confiance, ſi je la trahiſſais. Je vous avoue cependant, qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas vous le nommer; mais ſa délicateſſe eſt exceſſive. Il n'attache aucune importance à ce bienfait. S'il ſe déclarait, on ne pourrait lui refuſer de la reconnaiſſance, & ce n'eſt point à ce ſentiment qu'il veut devoir tout ſon bonheur.

Monſieur de GERBOIS.

Oh! Ma foi, je n'ai pas l'art de deviner les énigmes. Tout ce que je démêle dans vos diſcours, c'eſt que vous me parlez-là d'un homme d'une eſpèce bien rare. Faire le bien pour le ſeul plaiſir de le faire: voilà ce qu'on peut appeller vraiment de la bienfaiſance: je l'aime ſans le connaître cet homme-là. Vous le lui direz de ma part, entendez-vous, monſieur Gervais, & s'il fait cas de l'eſtime d'un vieux militaire, bon citoyen, bien franc, bien ennemi des préjugés gothiques, vous nous procurerez le plaiſir de nous embraſſer.

GERVAIS.

Vous êtes faits l'un pour l'autre.

Monſieur de GERBOIS.

Vous lui ajouterai, cependant, que c'eſt à moi à payer les dettes de ma nièce, & que je prendrai avec lui des arrrangemens pour les fonds qu'il vous a remis, que je n'entendrais pas raiſon ſur cet article.

Madame de LONGUEVAL, (*en dehors*).

Que tout ſoit prêt pour huit heures.

GERVAIS.

J'entends madame votre nièce.

Monſieur de GERBOIS.

Sauvez-vous.

SCENE II.

Monſieur de GERBOIS, *ſeul.*

LE récit d'une bonne action porte dans l'ame une émotion douce qui la ferme à toutes les impreſſions de l'humeur ou de la colère. Je crois que toute ma réſolution vient de m'abandonner. Allons, point de faibleſſe. Appellons ma vivacité naturelle à mon aide. Oublions la nièce qui m'eſt chère, pour ne voir que les torts d'une folle qui va ſe perdre, ſi je ne viens point à ſon ſecours.

SCENE III.

M. DE GERBOIS, Madame de LONGUEVAL.

Monſieur de GERBOIS.

BON-JOUR, Madame.

Madame de LONGUEVAL.

Que vois-je ? En croirai-je mes yeux ? Mon oncle à Paris ! Vous venez ainſi nous ſurprendre, je vous en ſais bien bon gré. Vous ne pouviez me faire plus de plaiſir, ni mieux choiſir votre moment. Nous avons ce ſoir un concert ſuperbe.

Monſieur de GERBOIS.

Et moi, je viens vous régaler d'une aubade de ma façon.

Madame DE LONGUEVAL.

La ſociété ſera brillante & bien choiſie.

Monſieur de GERBOIS.

J'eſpère que vous m'accorderez un quart d'heure d'audience en particulier.

Madame DE LONGUEVAL.

Mon oncle permettez-moi de vous donner un petit avis.

Monſieur de GERBOIS.

J'eſpère que vous me ferez la grace d'écouter les miens.

Madame DE LONGUEVAL.

Vous venez dans la Capitale; il faut en prendre le ton.

Monſieur de GERBOIS.

Vous vous conformerez s'il vous plaît à celui que j'ai.

Madame DE LONGUEVAL.

Souffrez que je vous obſerve que votre coſtume eſt un peu paſſé de mode & que cela vous donnerait un ridicule.

Monſieur de GERBOIS.

Ma nièce, on eſt moins ridicule par ſes habits que par ſa façon de penſer. A cet égard, je vous trouve plus gothique que moi. Nous avons beaucoup vieilli en peu de tems. Vous êtes reſtée en arrière, & je penſe, moi, comme tous les honnêtes gens de tous les tems & de tous les pays, qui ſe font gloire de penſer. Laiſſons les décorations extérieures à ceux dont elles font tout le mérite. Les formes ne ſont rien: le fonds eſt tout, & je me flatte que vous ferez attention à mes paroles; & non à mon ajuſtement.

Madame de LONGUEVAL.

Vous vous fâchez, mon oncle.

Monſieur de GERBOIS.

Je me fâche parce que j'ai de l'humeur.

Madame de LONGUEVAL.

Eh ! Qui peut cauſer cette humeur ?

Monſieur de GERBOIS.

Vous, Madame.

Madame de LONGUEVAL.

Eh ! Bon dieu ! Quai-je donc fait ?

Monſieur de GERBOIS.

Ne rougiſſez-vous pas de votre conduite ?

Madame de LONGUEVAL.

Qu'a-t-elle donc de repréhenſible ?

Monſieur de GERBOIS.

Ce qu'elle a de repréhenſible ? Cette queſtion, ce ſang froid ſont admirables ! Vous êtes mère, vous en m'éconnaiſſez les devoirs les plus ſacrés & vous êtes étonnée de mon reproche ? Non contente de diſſiper une fortune conſidérable que vos ayeux vous ont tranſmiſe, pour la tranſmettre à votre tour à votre fille, vous pervertiſſez le cœur d'une jeune perſonne ſimple, innocente & ſans expérience, en la conduiſant dans une ſociété dangereuſe, où les vertus ſont tournées en ridicule, où la probité ne git que dans l'expreſſion, d'où la raiſon, les bonnes mœurs ſont bannies ſans retour, & où le plus honnête, eſt celui qui ſait le mieux cacher ſes vices, ſous le maſque d'une politeſſe auſſi frivole que perfide.

Madame de LONGUEVAL.

Voilà bien le langage d'un philoſophe qui n'a jamais vu le monde.....

Monſieur de GERBOIS.

Je ne ſuis pas philoſophe.

Madame de LONGUEVAL.

Qui, dans ſes boutades, blâme ce qu'il ne connaît pas, ce qu'il n'eſt pas à portée de connaître. Ma fille par ſa naiſſance, eſt faite pour vivre dans cette ſociété que vous ne critiquez que parce qu'elle vous eſt étrangère. Avant d'y jouer le rôle que la fortune lui deſtine: elle a beſoin d'étudier les différentes nuances des objets qui ſe préſentent à ſes yeux, pour juger d'après elle-même, pour tout apprécier & ſavoir ſe conduire. Cette politeſſe contre laquelle vous vous révoltez, apprend à ne pas céder à ſes premiers mouvemens, à ſe ſupporter les uns & les autres, à ſe paſſer réciproquement quelques défauts. Eh! vous même, mon cher oncle, vous auriez beſoin d'avoir un peu vécu dans le grand monde, votre ton fait tort à votre cœur. Plus au courant des uſages de cette civilité qui fait le charme de la vie; vous auriez mis plus de liant dans vos remontrances, & ſi quelque choſe, en moi, vous choque & vous déplait, vous euſſiez ſaiſi avec adreſſe l'apropos du moment pour m'en faire appercevoir, nous eûſſions diſcuté, & j'aurais peut-être eu la gloire de vous convertir.

Monſieur de GERBOIS.

J'aurais délayé mes penſées dans un déluge d'expreſſions vuides de ſens, comme celles que vous venez de me débiter, ma nièce. Je parle comme je penſe. Mes expreſſions ſont claires & préciſes. Votre conduite me déplait, je viens vous le dire, vous dépenſez au-delà de vos revenus, vous diſſipez l'héritage de votre fille: c'eſt un vol que vous lui faites: vous cherchez à vous remarier, lorſqu'elle n'attend rien que de vous puiſque vous êtes mon héritière avant elle, ſi je n'y mets ordre. J'ignore ſi les maximes du grand monde ſont d'accord avec cette façon d'agir; mais elle répugne à la probité, à la décence & à la nature.

Madame de LONGUEVAL.

Mon cher oncle, vous qui depuis ma plus tendre jeuneſſe, m'avez donné tant de preuves de votre amitié ſe peut-il, que vous me traitiez aujoudhui auſſi cruellement.

Monſieur de GERBOIS.

Eh ! c'eſt parce que je vous aime, que je vous gronde. Si vous m'étiez moins chère; que m'importeraient vos folies ! J'ai le malheur d'être un peu vif; mais je n'ai pas celui d'être méchant. Un mot me ramène, vous n'avez qu'à le dire, & tout eſt oublié.

Madame de LONGUEVAL.

Qu'eſt-il, ce mot ?

Monſieur de GERBOIS.

Que vous écouterez mes conſeils; que vous ſouffrirez que je faſſe votre bonheur, & celui de ma petite ſophie, elle eſt en âge d'être mariée, j'ai pour elle un parti tout trouvé. Le fils de mon vieil ami, monſieur de Limbourg.

Madame de LONGUEVAL.

J'avais fait pour elle un choix moins diſtingué, mais j'y renonce, dès que vous propoſez monſieur de Limbourg, il appartient à tout ce qu'il y a de mieux.

Monſieur de GERBOIS.

Ah ! ma chère nièce ? La vanité reprend ſes droits, un beau nom vous éblouït.

Madame de LONGUEVAL.

Mon oncle.

Monſieur de GERBOIS.

Allons, allons; il faut paſſer quelque choſe aux préjugés qui te ſubjuguent encore, & ma remarque eſt inutile. Si monſieur de Limbourg n'avait eu auprès de

de moi d'autre recommandation que ſa naiſſance & ſa fortune, je ne l'euſſe pas préféré ; mais il ne fait cas de l'une que parce qu'elle lui fournit les moyens d'être utile à ſes ſemblables, & il ne voit dans l'autre que l'obligation qu'elle lui impoſe, de ne pas dégénérer de la gloire que ſes ancêtres ſe ſont juſtement acquiſe. Lorſqu'un homme penſe ainſi, on peut lui ſavoir gré de porter un beau nom, il ajoute à ſon mérite perſonnel, & c'eſt alors que l'on joint avec plaiſir la vénération à l'eſtime & à l'amitié que ſes qualités inſpirent à tout le monde. Tel eſt Limbourg : il aura ma Sophie ſi ſon cœur eſt libre. Je ne veux pas la contraindre, aime-t-elle quelqu'un ?

Madame de LONGUEVAL.

Elle eſt à cet âge où une jeune perſonne ſans volonté décidée, aime l'époux qu'on lui propoſe.

Monſieur de GERBOIS.

Quant à vous....

Madame de LONGUEVAL.

Quant à moi.

Monſieur de GERBOIS.

Je ne veux point vous mortifier ; mais on m'aſſure que Monſieur d'Armincourt qui vous recherche, ne vous aime que par intérêt.

Madame de LONGUEVAL.

Que par intérêt ?

Monſieur de GERBOIS.

Vous êtes encore dans l'âge d'inſpirer de l'amour & de fixer un galant homme. Quoique je vous viſſe à regret former de nouveaux nœuds, je ne m'y oppoſerais point, ſi celui qui prétend à votre main était au moins digne de votre choix. Avant de vous déterminer, éprouvez-le, ſoyez ſûre de ſon cœur & de ſes ſentimens, prévenez des regrets

tardifs. Reputez la voix de votre vieil ami, & qui vous ſaura gré de cette complaiſance.

Madame DE LONGUEVAL.

Vous attaquez mon cœur, je n'ai rien à vous refuſer.

Monſieur de GERBOIS.

Bien, bien, nous nous entendons à préſent. Je ſors pour une affaire qui vous concerne, demain j'écris au père de mon jeune ami, cette nouvelle va le combler de joie. Cette réunion d'êtres ſenſibles qui m'environnent, ſemera des fleurs, les jours qui me reſtent encore, & mes yeux ſe fermeront ſans peine, lorſqu'ils jouiront du tableau de la félicité de tout ce qui m'eſt cher.

SCENE IV.

Madame de LONGUEVAL, *ſeule.*

POURQUOI ſont-ils tous ligués contre d'Armincourt? Pourrois-je abuſer ſur ſon compte? Il m'aimeroit peut-être ſincèrement. Il a voulu baiſer ma main? Il ne pouvoit le concevoir. Ah! je dois m'éclaircir. Je veux lui parler. Holà, quelqu'un.

SCÈNE V.

PAUL, Madame de LONGUEVAL.

Madame DE LONGUEVAL.

OU eſt Monſieur d'Armincourt ?

PAUL.

Il rentre en cet inſtant avec la jeune Madame de Solanges.

Madame de LONGUEVAL, *les premiers mots à part.*

Cette femme me déplaît, je ſors.... vous direz à Monſieur d'Armincourt.... vous lui direz....

PAUL.

Quoi, Madame ?

Madame de LONGUEVAL.

Rien. Ce n'eſt pas le moment. Je les entends. Je ſens un trouble, une agitation involontaire.... évitons leur préſence.

SCENE VI.

PAUL, *ſeul.*

BON ! elle commence à ſentir de la jalouſie. Cela ne nuira point à la rupture que je ménage entre elle & mon couſin. Le voici avec ſa nouvelle conquête. Voyons, aura-t-elle ſu continuer ſon rôle & l'empaumer tout-à-fait.

SCENE VII.

D'ARMINCOURT, LISETTE, PAUL, *au fond.*

LISETTE.

NON, Monſieur d'Armincourt. je ne dois qu'à votre galanterie tous les éloges dont vous m'accablez, & je ne croirai jamais que dans un auſſi court eſpace de tems, j'aye pû faire ſur votre cœur une impreſſion ſi profonde.

PAUL, *à part.*

Bon ! il s'eſt déclaré.

D'ARMINCOURT.

Je ne fais que vous rendre juſtice.

LISETTE.

Et ſi j'ajoutais foi à vos proteſtations ?

D'ARMINCOURT.

Je ſerais le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Prenez-y garde, Monſieur, vous m'offrez votre cœur, votre main : ſi j'allais vous prendre au mot ?

D'ARMINCOURT.

Je vous mets au défi... avouez que vous plaiſantez, Madame ?

LISETTE.

Une veuve ne plaiſante jamais lorſqu'il s'agit d'un ſecond mariage, & que l'époux qui ſe propoſe eſt d'un mérite auſſi rare.

PAUL, *à part.*

Elle l'entend à merveille.

D'ARMINCOURT.

Mon bonheur, Madame, ſerait de faire le vôtre.

LISETTE.

Si vous êtes ſincère dans ce moment, je ne le ſuis pas moins en vous avouant l'impreſſion que vous avez faite ſur mon eſprit & ſans doute ſur mon cœur. Nos conditions, je crois, ſont à peu près égales.

PAUL, *à part.*

C'eſt vrai.

LISETTE.

Nos humeurs paroiſſent aſſorties. Le rapport des caractères & des goûts, tout nous aſſure une félicité parfaite. Je me ferais cependant un ſcrupule de me peindre avec trop d'avantages. Je ſuis exigeante en amour.

D'ARMINCOURT.

Avec autant d'attraits, vous avez droit de l'être.

LISETTE.

Mon cœur eſt délicat, ſenſible, & s'ouvre facilement à la jalouſie.

D'ARMINCOURT.

De qui pourriez-vous être jalouſe dans l'univers ?

LISETTE.

De qui ? de qui ? & cette Madame de Longueval qui loge en cet Hôtel ?

D'ARMINCOURT.

Je ne l'ai jamais aimée.

LISETTE.

Vous lui avez rendu des ſoins !

D'ARMINCOURT.

Ah ! Madame peut-elle ſoutenir une comparaiſon...

LISETTE.

La jalouſie ne calcule rien. J'exige une rupture.

D'ARMINCOURT.

Je voudrais avoir à vous faire de plus grands ſacrifices.

LISETTE.

Ah ! que vous êtes dangereux & que mon cœur eſt faible !

D'ARMINCOURT, *lui baiſant la main.*

Ah ! Madame.

PAUL, *les premiers mots à part.*

Ah ! ceci eſt de trop : il eſt tems de me montrer.... Vous voilà de retour, Madame.

LISETTE, *jouant l'embarras, la confuſion.*

Ah ! Ciel ! je ſuis dans un trouble inconcevable. Cette promenade m'a fait un mal... Je me retire dans mon appartement.... Adieu Monſieur d'Armincourt.

D'ARMINCOURT.

Aura-t-on le bonheur de vous revoir ?

LISETTE.

Demain, ce soir, quand vous voudrez. J'ai besoin de me recueillir. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, tout est là..... Monsieur Paul, dès que vous le pourrez, venez trouver Lisette. Elle a des choses fort importantes à vous communiquer. (*languissamment à d'Armincourt.*) Adieu Monsieur d'Armincourt.

SCENE VIII.

D'ARMINCOURT, PAUL.

D'ARMINCOURT.

Elle est prise, mon ami.

PAUL.

Quel est votre dessein ?

D'ARMINCOURT.

De lui sacrifier sa rivale.

PAUL.

C'est mon avis.

D'ARMINCOURT.

Tout ce qui m'inquiète, c'est de trouver une manière brusque de dégoûter de moi Madame de Longueval. Quel expédient imaginer ?

PAUL.

En excitant ſa jalouſie....

D'ARMINCOURT.

Je voudrais que cela vint d'elle. J'ai eu la ſottiſe de lui remettre un contrat ſous ſeing-privé, qui lui aſſure la poſſeſſion de cet Hôtel. Il eſt vrai que je comptais l'épouſer alors.

PAUL.

Quelle école vous alliez faire ! c'eſt une femme accablée de dettes.

D'ARMINCOURT.

Je m'en doutais. Madame de Solanges eſt jeune, riche.

PAUL.

Très-riche.

D'ARMINCOURT.

Elle mérite la préférence.

PAUL.

Sans doute. Il faudrait racrocher le contrat.

D'ARMINCOURT.

Si en lui reſtituant ſes lettres où quelques fois elle s'eſt avancée de manière à ſe compromettre...

PAUL.

Elle ne voudra pas les laiſſer dans vos mains.

D'ARMINCOURT.

C'eſt par où je la tenais. Elle me les a cent fois redemandées : je n'avais garde de les lui rendre ; mais à préſent qu'elles me deviennent inutiles.

PAUL.

Vous conſentiriez volontiers à une échange.

D'ARMINCOURT.

Voici Dubois, mon valet, tu ne le connais point. C'eſt un fripon adroit, il eſt capable d'opérer la rupture, il m'a ſouvent rendu de ſignalés ſervices.

SCENE IX.

DUBOIS, D'ARMINCOURT, PAUL.

D'ARMINCOURT.

APPROCHE, Dubois, écoute, mon enfant, je trouve à faire un mariage d'or. Il faut me brouiller avec Madame de Longueval. Tu connais ſon caractère : elle eſt fière, jalouſe, impérieuſe.

DUBOIS.

Il y a bien des reſſources avec une femme de cette trempe-là. Si l'on attaquait d'abord ſon orgueil, elle ne vous épouſait que parce qu'elle eſt convaincue que vous êtes d'un ſang illuſtre. Si par une fauſſe confidence Monſieur Paul & moi nous lui faiſions naître des doutes ſur votre origine ?

PAUL.

Bien imaginé ! une idée ſi ſimple ne me ſerait pas venue.

DUBOIS.

Nous lui aſſurerons que vous n'êtes pas plus de condition que lui & moi.

PAUL.

Que vous n'êtes qu'un Chevalier d'industrie.

DUBOIS.

Un homme criblé de dettes.

PAUL.

Un joueur.

DUBOIS.

Un coureur de ruelles.

PAUL.

Qui n'aime que par intérêt.

DUBOIS.

Qui a cent mauvaises affaires sur le corps.

D'ARMINCOURT.

Il ne serait pas nécessaire de lui dire tout cela.

PAUL.

Il faut la dégoûter, cette femme.

DUBOIS.

Sans contredit.

PAUL.

Nous ne vous laisserons pas la plus petite bonne qualité.

DUBOIS.

Tel est mon avis, quand on calomnie, il faut le faire en grand, ou ne s'en pas mêler du tout.

PAUL.

Je mettrai à tout cela un air de vérité qui la convaincra.

DUBOIS.

Je vous seconderai, monsieur Paul, je mentirai avec effronterie, vous rendrez justice à mon talent dans ce genre : j'excelle quand il s'agit de dénigrer quelqu'un.

D'ARMINCOURT.

Cela pourrait me nuire auprès de madame de Solanges, ſi ſa rivale répète vos propos.

PAUL.

Je préviendrai Liſette qui inſtruira ſa maîtreſſe & qui ſera la première à rire de ce tour.

DUBOIS.

Madame de Longueval gardera pour elle ce que nous lui aurons dit. Ayant paru avec vous dans le monde, il eſt de ſon intérêt de ne pas trop vous décrier, & puis après la rupture, on l'inſtruira de la ſupercherie, & les rieurs alors ne ſeront pas pour elle.

D'ARMINCOURT.

Je l'apperçois : je m'échappe un moment, & vous laiſſe le ſoin de mon panégyrique.

SCENE X.

DUBOIS, PAUL.

PAUL.

LA fortune de ſa nouvelle conquête eſt en eſpèces ſonnantes.

DUBOIS.

Quelle trouvaille ! Nous pourrons en palper quelque choſe.

PAUL.

Tout, mon ami, tout.

DUBOIS.

Et zeſte en pays étrangers.

SCÈNE XI.

DUBOIS, Madame de LONGUEVAL *dans le fond*, PAUL

DUBOIS.

CHUT! Voici ſa Dame, ſaiſis bien la réplique (*très-haut*) monſieur Paul, je ſuis un garçon d'honneur, & ma conſcience m'impoſe l'obligation de prévenir madame de Longueval

Madame DE LONGUEVAL.

Que diſent-ils ?

PAUL.

Vous avez raiſon, & je vous approuve.

DUBOIS.

Le probité, monſieur, la probité doit paſſer avant tout.

PAUL, *les premiers mots à part.*

Elle écoute, bon !.... Votre maître n'eſt donc pas d'une naiſſance diſtinguée.

DUBOIS.

Lui ? Il eſt le premier de ſa race.

PAUL.

Je ſais bien qu'il ne vit que d'emprunts.

DUBOIS.

Il épouſait cette pauvre madame de Longueval pour raccommoder ſes affaires ; car il ne l'aime pas.

PAUL.

Tout de bon ?

DUBOIS.

Il n'en veut qu'à ſa fortune ; mais il m'a dit cent fois, qu'elle était trop vieille pour lui.

PAUL. *à part.*

Le trait eſt fort.

Madame de LONGUEVAL. *s'avançant*

Il vous a dit cela l'impertinent ?

DUBOIS, *à part.*

Le coup eſt porté .... Ah ! Madame qui vous ſavait-là, je ſuis un homme mort, ſi mon maître eſt inſtruit que je vous aie répété un propos qu'il m'a tenu dans un moment, ſans doute, où ſa tête n'y était plus.

Madame de LONGUEVAL.

S'attaquer à une perſonne de ma ſorte !

DUBOIS.

Je venais ſoulager mon cœur en vous conſeillant de l'éloigner de vous; mais je me ſerais bien gardé de vous le peindre auſſi coupable.

Madame de LONGUEVAL.

Dites-lui que je le demande.

DUBOIS.

Oui ; Madame, *à part en s'en allant*, il peut ma foi, ſe montrer ſans rien craindre.

SCENE XII.

Madame de LONGUEVAL *ſeule.*

A quel point j'étais aveuglée ! quelle leçon je reçois ! Ah ! mon oncle avait raiſon. Que de générosité dans ſa conduite envers moi ! Il paye mes dettes à mon inſçû. Seul il peut m'avoir rendu ce ſervice. Quoiqu'il ſe cache, je devine le bienfaiteur. Je ſerai digne de ſes bontés. Je veux rompre avec d'Armincourt ; mais je dois diſſimuler mon indignation, retirer de ſes mains, ces lettres innocentes dans leur motif qu'il a eu l'art de m'arracher, & dont il ne manquerait pas de faire un uſage coupable. C'eſt lui : contraignons-nous.

SCENE XIII.

Madame de LONGUEVAL, d'ARMINCOURT.

D'ARMINCOURT.

On m'a dit que vous me demandiez, Madame. Je me rends à vos ordres.

Madame DE LONGUEVAL *à part.*

Quelle ſérénité ! Le monſtre.... Une explication aux termes où nous en ſommes, nous eſt indiſpenſable.

D'ARMINCOURT.

Elle n'a pas l'air piqué.... Une explication entre nous, cela ſuppoſerait quelque ſujet de plainte réciproque. Aurais-je eu le malheur de vous déplaire? Mon amour....

Madame DE LONGUEVAL

Eſt exceſſif, je le crois.

D'ARMINCOURT

Il égale le vôtre.

Madame DE LONGUEVAL.

Nous nous voyons des mêmes yeux.

D'ARMINCOURT.

Sans prévention.

Madame DE LONGUEVAL.

Avec tous nos défaut.

D'ARMINCOURT.

J'en ai beaucoup, ſans doute.

Madame DE LONGUEVAL.

Je le crois; mais je n'en ſuis pas exempte.

D'ARMINCOURT.

La perfection eſt ſi rare.

Madame DE LONGUEVAL.

J'aime votre franchiſe.

D'ARMI COURT.

La votre m'enchante (*à part*) cela ne prend pas encore.

Madame DE LONGUEVAL *à part.*

Je brûle d'éclater.

D'ARMINCOURT.

Vous parlez bas?

Madame DE LONGUEVAL.

Je réfléchis :

D'ARMINCOURT

Sur notre himen prochain ?

Madame DE LONGUEVAL.

Je vous dois un aveu.

D'ARMINCOURT.

A mon tour, j'en ai peut-être un autre à vous faire.

Madame DE LONGUEVAL.

Quant on épouſe une femme de mon âge....

D'ARMINCOURT

Pour n'être plus jeune, en êtes vous moins aimable ?

Madame DE LONGUEVAL *à part.*

Le traître !

D'ARMINCOURT, *à part.*

L'humeur commence.

Madame DE LONGUEVAL.

Un jeune homme fait quelques fois des ſacrifices.

D'ARMINCOURT.

Des ſacrifices ?

Madame DE LONGUEVAL.

Abrégeons. Vous me croyez fort riche.

D'ARMINCOURT.

Un grand nom à ſoutenir peut bien ne pas me rendre indifférent ſur cet article.

Madame DE LONGUEVAL.

Si nous étions l'un & l'autre dans l'erreur ?

D'ARMINCOURM

D'ARMINCOURT.

Alors nous ne nous conviendrions plus.

Madame DE LONGUEVAL.

Eh bien ! Monſieur, je crois que nous ne nous convenons nullement.

D'ARMINCOURT.

C'eſt votre avis, Madame?

Madame DE LONGUEVAL.

Décidément.

D'ARMINCOURT, *ſe fouillant, ayant l'air de chercher quelque choſe.*

Quand on ſe quitte?....

Madame DE LONGUEVAL.

Je vous entends, Monſieur. Voici votre contrat: mes lettres?

D'ARMINCOURT *affectant le ton du ſentiment.*

Elles me furent chères, je vous les rends avec douleur, Madame.

Madame DE LONGVEVAL.

Quittez, quittez ce ton qui ne m'en impoſe plus. Je le redoutais il n'y a qu'un inſtant: je viens de vous arracher des armes, dont malgré mon innocence, votre ſcélérateſſe aurait tiré parti pour flétrir ma réputation. Holà quelqu'un.

D'ARMINCOURT.

Que prétendez-vous?

SCÈNE XIV.

PAUL, Madame de LONGUEVAL D'ARMINCOURM

Madame DE LONGUEVAL.

QUE cet homme ne reparaiſſe jamais devant mes yeux. Je vais donner le même ordre à mes gens. Dès demain, je ſors d'une maiſon où je ne puis plus demeurer ſans honte. Adieu traître, vous êtes démaſqué je ne vous crains plus, & je vous livre au mépris que vous devez inſpirer à tous les cœurs honnêtes.

SCENE XV.

PAUL, D'ARMINCOURT.

D'ARMINCOURT.

Eh bien! Paul!

PAUL.

Eh bien! c'eſt une femme qui ſe venge.

D'ARMINCOURT.

Je ſuis tout ſtupéfait.

PAUL.

Un homme à grandes avantures, ſe déconcerter pour auſſi peu de choſe.

D'ARMINCOURT.

Après tout je ne ſuis pas ſa dupe. Voici le contrat.

PAUL *le prend & le déchire.*

Déchirons le, qu'il ne reſte plus le moindre veſtige de ce qui s'eſt paſſé.

D'ARMINCOVRT.

Si Madame de Solanges.....

PAUL.

Elle ſera enchanté de cet évènement. Je ſuis au comble de la joie. Tout ceci eſt à peu-près mon ouvrage & bien-tôt vous rendrez juſtice aux mouvemens que je me donne pour vous procurer un bonheur ſans remords.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Monſieur de GERBOIS, SOPHIE.

Monſieur de GERBOIS.

EH bien ? Que me veux-tu ?

SOPHIE.

Mon cher Oncle, je n'ai pas oſé vous parler devant ma mere.

Monſieur de GERBOIS

Nous ſommes ſeuls ici : qu'a-tu à me dire ?

SOPHIE.

Ce mariage que vous propoſez pour moi, auquel ma mere conſent, va me rendre malheureuſe à jamais ſi je ſuis contrainte d'obéir.

Monſieur de GERBOIS.

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Je vous demande en grace d'empêcher qu'il n'ait

lieu. Je n'oſerai pas réſiſter, ſi vous ne devenez mon protecteur.

Monſieur de GERBOIS.

As-tu quelqu'inclination ?

SOPHIE.

Oui, mon oncle.

Monſieur de GERBOIS.

Ta mère vient de m'aſſurer que tu n'en avais pas.

SOPHIE.

Il eſt vrai que je ne le lui ai jamais dit. Je ſuis ſi timide en ſa préſence, mais vous qui êtes ſi bon, ſi vous me le permettiez, je ſens que j'aurais la force de tout vous confier.

Monſieur de GERBOIS

Cet aveu me contrarie, dérange mes projets.

SOPHIE.

Si cela vous fâche, je ne vous dirai rien. J'obéirai Je vous ferai le ſacrifice de mon bonheur.

Monſieur de GERBOIS.

Le ſacrifice de ton bonheur ! Crois-tu que j'aurais la cruauté de l'exiger : allons raſſure-toi, ouvre-moi ton cœur, & je te promets de te ſeconder à condition que celui que tu aimes, ſoit digne de la préférence que tu lui accordes.

SOPHIE.

Il n'eſt pas d'une naiſſance auſſi diſtinguée que Monſieur de Limbourg.

Monſieur de GERBOIS.

Paſſons, paſſons, on ne choiſit pas ſon pere, tu dois connaître ma façon de penſer à cet égard. A-t-il des mœurs, de la probité, un bon cœur, des vertus enfin ?

SOPHIE.

Interrogez tous ceux qui connaiſſent Sainville, on ne vous entretiendra que de la bonté de ſon cœur, de ſa généroſité ſans bornes. Il fait le bonheur de tout ce qui l'entoure, il eſt le père, l'ami des malheureux & ſes belles actions parleront bien mieux en ſa faveur que ma faible éloquence.

Monſieur de GERBOIS.

Je ne le connais pas; mais j'en ai entendu parler. Les uns l'accuſent d'une prodigalité ſans diſcernement, & c'eſt une faibleſſe, d'autres aſſurent qu'il n'eſt bienfaiſant que par oſtentation.

SOPHIE.

Il faut qu'il y ait des gens bien méchans!

Monſieur de GERBOIS.

Je ſais que la vertu eſt ſouvent en butte à la calomnie mais ma nièce, l'homme vraiment bon & généreux, cache dans l'ombre le bien qu'il fait, & ſa récompenſe eſt dans ſon cœur.

SOPHIE.

Mais, mon oncle, on ne peut pas empêcher la reconnaiſſance, de publier le nom d'un bienfaiteur & ce n'eſt que de cette manière que l'on a connu la généroſité de Sainville; il ne parle jamais de lui, & c'eſt l'affliger que de lui rappeller le bien qu'il a pu faire.

Monſieur de GERBOIS.

Je n'ai plus rien à répliquer. S'il eſt tel que tu viens de me le peindre; je veux le connaître, je veux... Je conçois un projet.... Raſſure-toi ma Sophie, ſi tu ne t'es point abuſée ſur le compte de Sainville, il ſera ton époux, je t'en donne ma parole..... Je vais d'abord empêcher que l'on ne mette à la poſte la lettre

que j'écrivais au père de Monſieur de Limbourg. Je verrai en ſuite ton amant, je le verrai... Je te recommande le ſecret ſur ma démarche.

SOPHIE.

Ah ! Mon oncle, vous ne m'avez rien confié.

Monſieur de GERBOIS.

Eh ! c'eſt vrai, je ne t'ai rien dit. Tu ne démêles pas mon projet ?

SOPHIE.

Non, mon oncle, mais vous me le confieriez ; que vous n'auriez rien à craindre de mon indiſcrétion.

Monſieur de GERBOIS.

Un ſecret pèſe toujours. En ne te diſant pas le mien ; c'eſt un tourment que je t'épargne : tu n'auras pas la peine de le garder ; mais je te recommande de ne pas voir Sainville avant que je lui aie parlé.

SOPHIE.

Je vous le promets.

Monſieur de GERBOIS,

Bien, ma petite nièce, bien. Quelque ſoit l'iſſue de l'entretien que je vais avoir avec ton amant, ſois convaincue, que je n'ai rien de plus à cœur que de te voir heureuſe.

SCENE II.

SOPHIE, *ſeule.*

AH mon bon oncle ! Combien il m'eſt cher ! Je ſuis contente à préſent. Il va parler à Sainville : ils vont s'aimer, j'en ſuis ſûre. Ils penſent l'un comme l'autre.

SCENE III.

SOPHIE, PAUL.

SOPHIE.

MONSIEUR Paul, où eſt Monſieur Sainville ?

PAUL.

Je viens l'attendre ici, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Je m'en vais, je ne veux pas le voir tout à l'heure. Cela m'eſt défendu. Mais dites-lui d'être bien aiſe, dites-lui que mon mariage avec Monſieur de Limbourg eſt rompu que je ſuis à préſent au comble de la joie. Adieu Monſieur Paul.

SCENE IV.

PAUL, *ſeul.*

ELLE ſe réjouit d'un bonheur q'uelle croit prochain. Elle ignore qu'un événement affreux & que ma prévoyance inquiète avait toujours redouté, va les déſunir ſans retour. Il n'eſt plus fait pour prétendre à ſa main. Le voilà ruiné, ſans reſſource, au moment peut-être, de ſe voir privé du dernier bien qui lui reſte, de ſa liberté. Durton a fait

banqueroute, Durton a disparu & le laisse accablé du poids d'une créance qui absorbe le reste de sa fortune. Mon pauvre maître! Son sort me pénètre jusqu'aux larmes. Lui, si bon, si généreux, si compatissant aux maux d'autrui, trouvera-t-il quelqu'un qui vienne à son secours? les ingrats l'abandonneront tous.... Ah! si je pouvais retirer des mains de mon cousin les cent mille livres qu'il lui a donnés ce matin. Avec cette somme, celle que je tiens de ses bienfaits, il pourrait dans quelque asile écarté être encore au-dessus des besoins & braver la misère. De quelle manière forcer mon traître de cousin à une restitution?.... Le voici.... Il faut user d'adresse.

SCENE V.

D'ARMINCOURT, PAUL.

PAUL.

MON cher cousin..... Monsieur d'Armincourt.

D'ARMINCOURT.

Nomme-moi comme tu voudras.

PAUL.

Votre secret que je vous ai gardé doit vous avoir prouvé que je m'intéresse à vous.

D'ARMINCOURT.

Point de préambule. J'ai quelque chose d'important à te communiquer.

PAUL.

Ce que j'ai à vous dire ne l'est pas moins.

D'ARMINCOURT.

Allons ! dépêche-toi.

PAUL.

On a fait naître à Monſieur des ſoupçons ſur votre conduite, ſur vos ſentimens pour lui. Il veut vous éprouver. Il va feindre avec vous qu'il eſt ruiné. Ne donnez pas dans le piége, & prévenez par des offres généreuſes, en lui remettant par exemple les cent mille livres qu'il vous a donné ce matin, la demande d'un ſecours qu'on aſſure que vous lui refuſerez. Sentez-vous la conſéquence de ce conſeil important? Si vous avez l'air de tergiverſer, vous n'épouſerez point Madame de Solanges, & vous perdrez l'occaſion d'un établiſſement avantageux.

D'ARMINCOURT.

Paul, ceſſe de ruſer avec moi, ces détours ſont inutiles, j'aime ton maître, & j'eſpère que j'aurai le bonheur de le lui prouver. Je ſais tout. Durton a publié ſon bilan. Cette banqueroute eſt frauduleuſe. C'eſt une machination infernale dont je tiens le fil. On dit Durton parti, je l'ignore; mais Dubois eſt à la découverte, Dubois le connaît, Dubois eſt lié avec quelques agens ſubalternes de ce fripon. On peut avoir des nouvelles du lieu de ſa retraite, & je le pourſuivrai juſques au bout du monde. Cependant la ſituation de ton maître eſt affreuſe, d'un moment à l'autre il peut être arrêté. Un ſecours d'argent lui eſt néceſſaire. Un beſoin preſſant, un Créancier que je ne pouvais remettre m'a fait diſpoſer de la plus grande partie d'un argent qui n'était point à moi, que j'eſpérais, & que j'eſpère encore lui remettre ſur des fonds dont la rentrée eſt certaine. Voici vingt-mille francs en billets. Il me reſte encore de quoi me mettre à la pourſuite de Durton. Adieu, Paul, veille en mon abſence ſur ton maître; fais qu'il s'éloigne de Paris. Dubois y reſtera pour être chargé de notre correſpon-

dance, & je ne reviendrai auprès de Sainville que pour le faire rentrer dans tous ſes droits, ou partager avec lui ſa mauvaiſe fortune.

SCENE VI.

PAUL, *ſeul.*

QUEL mélange inouï de généroſité & d'aſtuce ! Comment tout cela peut-il s'allier dans le cœur d'un homme ? Ah ! la ſoif des richeſſes, les agrémens de la fortune, les beſoins du luxe ſont faire bien des choſes. & que de gens ſeraient reſtés honnêtes, ſans leur haine pour le travail, ou leur maudite vanité.... Allons, il faut déterminer mon maître au départ, l'arracher à cette Sophie qui lui eſt ſi chère. Quel ſort, pour un homme, tout à l'heure ſi riche. Vingt-mille francs que mon couſin m'a remis, vingt-deux mille francs que je tiens des bienfaits de mon maître; voilà tout ce qui lui reſte..... Comment les lui faire accepter ?.... Inſenſible à la mauvaiſe fortune, fier encore dans ſon malheur, il ne voudra recevoir des ſecours de perſonne; il refuſera les miens, je n'en puis douter... Eh ! qu'ai-je beſoin de le lui dire, d'où vient cet argent ? cet argent eſt à lui, bien à lui, & ce n'eſt qu'à ce titre que je vais le lui rendre.

SCENE VII.

SAINVILLE, PAUL.

PAUL.

IL a l'air rêveur, embarrassé..... Il est instruit.

SAINVILLE.

Paul, tu sais ce qui m'arrive?

PAUL.

Voilà les fruits de votre fatale confiance. Vous n'avez jamais voulu écouter mes conseils; il ne vous reste plus rien.

SAINVILLE.

Il me reste mon courage.

PAUL.

Je viens de recueillir le faible débris de votre fortune. Voilà quarante & quelques mille livres; fuyez avec cette dernière ressource, avant que des hommes avides, impitoyables ne viennent attenter à votre liberté.

SAINVILLE.

Moi, fuir! moi, quitter Sophie?

PAUL.

Pensez-vous à présent que vous êtes ruiné, que ses parens, que sa mère sur-tout consente à votre mariage avec elle.

SAINVILLE.

Tu as raiſon ; l'amour m'aveuglait, le voile ſe déchire, il faut m'éloigner, ah, ce n'eſt point la fortune que je regrette ; qu'importe le plus ou le moins ? peu de choſes ſuffiſent au beſoin d'un homme. Le travail, la philoſophie peuvent lui offrir un dédommagement de ſes pertes ; mais où retrouver un cœur comme celui de Sophie. En me privant de mon bien, ce ne ſont que des jouiſſances frivoles que l'on m'ôte ; mais, en m'arrachant Sophie, on m'enlève à jamais le bonheur.

PAUL.

Mon pauvre maître.

SAINVILLE.

Ceſſons de nous attendrir, appellons le courage à notre aide. Partons, partons pour jamais ; mais avant de quitter ces lieux, Paul, je dois m'acquitter envers toi. Je ne dois point oublier l'attachement que tu m'as toujours témoigné.

PAUL.

Que dites-vous ?

SAINVILLE.

Je ne ſuis plus riche, mon ami, je ne puis te récompenſer ſelon mon cœur. Partage avec moi le peu qui me reſte.

PAUL.

Et croyez-vous que j'y conſentirais ? j'ai l'habitude du travail, moi, je puis gagner ma vie & la vôtre encore quand nous n'aurons plus que cette reſſource. Et d'ailleurs je ſuis plus riche que vous à préſent. J'ai placé à bon intérêt les dons que j'ai reçus de vous, je ſuis content de l'emploi que j'en ai fait. Gardez, gardez ce que vous avez, & du moins ſachez le conſerver. Je vais tout préparer pour notre départ.

SAINVILLE.

Il faut payer mes gens.

PAUL.

Ils ont tous reçu des avances ſur leurs gages.

SAINVILLE.

Les pauvres malheureux, ils vont être bien affligés. Ils m'aiment tous.

PAUL.

Eh ! qui ne vous aimerait pas (*à part*) Sortons, les larmes me ſuffoquent.... Attendez-moi, je reviens au plutôt.... Pauvre jeune homme, Oh ! Qu'il me fait de peine.

SCENE VIII.

SAINVILLE.

L'ATTACHEMENT de cet honnête garçon me dédommage, me conſole. Voilà pourtant les hommes que notre orgueil dédaigne. Sincères dans leur amitié quand nous ſommes heureux; ils ne nous abandonnent point quand nous tombons dans l'infortune.

SCENE IX.

Monſieur de GERBOIS, SAINVILLE.

Monſieur de GERBOIS. *à part*

IL eſt ſeul, tant mieux, mon roman eſt bien imaginé; commençons notre rôle.... Monſieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous?

SAINVILLE.

Si je puis vous ſervir, vous n'avez pas beſoin d'autre recommandation que celle que vous portez ſur votre figure.

Monſieur de GERBOIS.

Monſieur.... Ce compliment...

SAINVILLE.

Ce n'en eſt pas un. Je cède à la première impreſſion & les perſonnes telles que vous, inſpirent d'abord le reſpect & font naître la confiance.

Monſieur de GERBOIS.

J'oſerai donc vous parler ſans détour. Un malheur affreux que je n'ai pas mérité, me force à réclamer votre aſſiſtance. Je n'ai pour vous intéreſſer à mon ſort que l'excès de mon infortune & mon innocence.

SAINVILLE.

Vous êtes malheureux, Monſieur, ah! Pour qui le bonheur eſt-il donc fait, ſi les perſonnes qui paraiſſent

auſſi vertueuſes que vous, ſont les victimes des méchans ou du caprice du ſort.

Monſieur de GERBOIS.

Je ne chercherai point à vous émouvoir en chargeant mon récit des couleurs qui augmenteraient votre pitié, né dans un rang où l'on attache quelque conſidération, diſtingué, peut-être, par quelques vertus, trop rigide, ſans doute, dans mes principes, incapable de céder à la crainte, j'ai offenſé un homme puiſſant. Chargé d'une miſſion importante, je l'ai remplie avec exactitude. J'ai choqué l'ambition de mon ennemi, traverſé ſes projets, il m'a ſuſcité une affaire affreuſe. Je ſuis accuſé de concuſſion; de faux témoins ſoutiennent cette calomnie, tous mes biens ſont ſaiſis, je ſuis pourſuivi moi-même. Il faut fuir, & je ſuis ſans reſſource. Il faut prouver mon innocence, fournir aux beſoins d'une famille nombreuſe. Et cela m'eſt impoſſible dans la détreſſe où m'ont plongé mes lâches accuſateurs. Ils le ſavent & jouiſſent de l'impuiſſance où je ſuis de les confondre & de leur échapper.

SAINVILLE.

Oh Dieux! Quelle horreur... Et je me croirais malheureux moi... Ah! Monſieur, que vous êtes à plaindre Des circonſtances impérieuſes m'empêchent de pouvoir faire tout ce que vos beſoins exigent.

Monſieur de GERBOIS.

Vous me refuſez?

SAINVILLE.

Moi, Monſieur? Et je repondrais ainſi à l'honneur que vous m'avez fait de me croire digne d'obliger un galant homme. Acceptez (*lui donnant ſon porte-feuille*) C'eſt tout ce que je poſſède pour le moment.

Monſieur de GERBOIS.

Je ne ſerai peut-être jamais en état de vous le rendre, je puis ſuccomber ſous les coups de mes adverſaires.

SAINVILLE.

SAINVILLE.

Eh ! Monſieur, ne m'affligez pas en me parlant ainſi: courez conſoler votre famille.

Monſieur de GERBOIS.

Oui, je vais lui dire, j'ai trouvé l'homme que je cherchais.

SAINVILLE.

Quelqu'un vient, je ne voudrais pas....

Monſieur de GERBOIS.

Je vous entends.... Vous craignez qu'on ne ſache combien je vous dois, voilà le vrai caractère de la bienfaiſance. Je vous quitte, Monſieur, je reviendrai dans un autre moment, & peut-être ſerai-je aſſez heureux pour vous témoigner ma reconnaiſſance d'une manière digne de vous & de moi.

SCENE X.

SAINVILLE, *ſeul.*

LE Ciel dans mon malheur m'a réſervé un plaiſir que je n'attendais pas.

SCENE XI.

SAINVILLE, DUPLAIN.

DUPLAIN.

JE vous cherche, partez, Monſieur, il n'y a pas de tems à perdre. La maiſon eſt au pillage.

SAINVILLE.

Comment ?

DUPLAIN.

Les ſcélérats d'Huiſſiers ſaiſiſſent tout Ils ont mis le ſcellé ſur le buffet, ſur les appartemens; De-là ils ſont deſcendus à la cave, pour ſaiſir les vins. Cela ſaigne le cœur.

SAINVILLE.

Je m'attendais à ce qui m'arrive.

DUPLAIN.

Quelle indifférence ! je n'ai pas perdu la tête, moi, j'ai fermé ſur eux la porte de la cave à double tour.

SAINVILLE.

Vous avez eu tort, ils ſont leur devoir.

DUPLAIN.

Je leur ſauve pis. Vos domeſtiques voulaient les aſſommer.

SAINVILLE.

O Ciel !

DUPLAIN.

Voulez-vous ſuivre un bon conſeil ? échappons-nous par le petit eſcalier dérobé. J'ai quelque argent, aſſez pour aller loin. Vous avez du talent ſur le violon, je n'en manque pas ſur la clarinette, & nous donnerons des concerts par le pays.

SAINVILLE.

Je vous remercie, mon cher Duplain, je ne puis accepter.

DUPLAIN.

Il ne faut pas faire le fier. Un honnête homme ne doit jamais rougir de vivre d'un talent honnête.

SAINVILLE.

Vous interprêtez mal mon refus.

DUPLAIN.

Quand vous étiez riche, je vous reſpectais, vous êtes pauvre, je vous aime de tout mon cœur, permettez que je vous embraſſe.

SAINVILLE.

O mon véritable ami !

SCENE XII.

GERVAIS, Monſieur de GERBOIS, Madame de LONGUEVAL, SOPHIE, SAINVILLE, DUPLAIN.

Monſieur de GERBOIS.

AH ! Monſieur, que viens-je d'apprendre ? c'eſt vous ſur qui retombe la banqueroute frauduleuſe de Durton, & c'eſt dans un pareil moment, lorſque vos fonds vous

ſont ſi néceſſaires, que vous prodiguez à un inconnu la dernière reſſource qui vous reſte. Reprenez, reprenez ces billets.

SAINVILLE.

Ah ! Monſieur, votre ſituation eſt plus pénible que la mienne.

SOPHIE.

C'eſt mon oncle, il n'a éprouvé aucun malheur. Il vous aime, il vient vous le prouver.

Monſieur de GERBOIS.

Je me rends votre caution, & je vous accorde ma nièce.

SAINVILLE.

Ah ! Monſieur, que faites-vous ? ignorez-vous dans quel abyme l'on m'a entraîné, & voulez vous aſſocier votre nièce à un malheureux ſans reſſources, qui ne poſsède rien.

Monſieur de GERBOIS.

Qui poſsède tout. Quand on a un bon cœur, une belle ame, des vertus auſſi ſublimes, on eſt l'égal des riches & des grands, que dis-je, on eſt au-deſſus d'eux tous. Et en vous offrant ma fortune & ma nièce, je ne fais que m'acquitter envers vous, je remplis mon devoir.

SAINVILLE.

Monſieur, j'adore votre nièce, mais je dois refuſer vos offres généreuſes. Dois-je vous entraîner dans ma ruine; je dois immenſément.

Monſieur de GERBOIS.

Qu'importe ? Croyez-vous qu'après ce que vous avez fait je ſouffrirais que vous tombaſſiez dans la miſère, que ma nièce eut un autre époux. C'eſt vous qui avez acquitté les dettes de Madame de Longueval, on ne me l'a pas dit, mais j'en ſuis ſûr & mon cœur vous devine.

Madame DE LONGUEVAL.

Qu'entends-je.

GERVAIS.

Oui, c'eſt Monſieur, il m'avait recommandé le ſecret, mais je puis parler à préſent.

Monſieur de GERBOIS.

Acceptez-vous mes propoſitions ?

SAINVILLE

Monſieur, le puis-je ? Dois-je profiter d'un excès de généroſité...

Monſieur de GERBOIS.

C'eſt l'orgueil ſeul qui refuſe en ce moment. Pourquoi ne voulez-vous pas que je ſois auſſi capable que vous d'une belle action. La bienfaiſance eſt-elle un plaiſir que vous veuillez vous réſerver pour vous ſeul, & n'ai-je pas auſſi bien que vous, le droit d'être votre bienfaiteur.

DUPLAIN.

Vous êtes un glorieux, ſi vous refuſez, & je vous retire mon eſtime.

Madame de LONGUEVAL.

J'ai bien des torts envers vous, Monſieur, ne m'ôtez pas le plaiſir de les réparer.

SOPHIE.

Sainville, regardez mon oncle, ma mere & moi, d'un ſeul mot vous pouvez nous rendre tous heureux.

SAINVILLE

Tant de généroſité me pénètre & m'accable. Ah ! Sophie : Monſieur, Madame ! Quels mots peuvent exprimer ma reconnaiſſance.

Monſieur de GERBOIS.

Vous avez bien fait de vous rendre ; car j'aurais payé vos dettes malgré vous, & vous n'auriez pas eu ma nièce.

SCENE XIII ET DERNIERE.

Les précédents, PAUL, D'ARMINCOURT, LISETTE.

PAUL.

AH ! Vivat ! Mon cher maître, je ſuis au comble de la joie, vos malheurs ſont réparés & c'eſt à lui que vous en êtes redevable.

SAINVILLE.

Comment, explique toi ?

PAUL.

Apprenez-en le détail de ſa bouche.

D'ARMINCOURT.

Dès long-temps inſtruit des bruits qui courraient ſur Durton, je faiſais épier ſes démarches ; il avait fait ſemer la nouvelle de ſon départ, j'ai bientôt appris qu'il était encore dans la Capitale. Il cherchait à réaliſer pluſieurs effets en retard. Son avidité l'a perdu. J'ai couru, j'ai volé dans le lieu qui le recelait. Je ſuis arrivé au moment où traveſti d'une manière à être méconnu, il s'élançait dans une chaiſe de poſte. Je l'ai ſaiſi, il a voulu me frapper, je l'ai déſarmé, il a tenté de me ſéduire en m'offrant le partage de ſes rapines. Inſenſible à ſes prières, à ſes larmes criminelles, je l'ai livré entre les mains des gardes qui ſont accourus auſſitôt. Vos effets ſont dépoſés chez un juge reſpectable, tout vous ſera rendu.

SAINVILLE.

Ami généreux !

D'ARMINCOURT.

Vous ne me devez rien. Je vous ai abuſé juſqu'à ce jour ſur mes biens, ma naiſſance. Je rougis de moi-même. Heureux, ſi l'aveu ſincère de mes torts & l'avantage de vous avoir été utile, peuvent me rendre moins coupable à vos yeux.

SAINVILLE.

Il m'a ſauvé la vie, il me rend ma fortune, & il s'excuſe envers moi.

Monſieur de GERBOIS.

Monſieur, on peut avoir eu des écarts de jeuneſſe; mais quand on a par devers ſoi de telles actions, morbleu! elles effacent bien des fautes. Je réponds de vous pour l'avenir, vous ſerez notre ami, puiſque vous êtes un honnête homme.

D'ARMINCOURT.

Madame de Solanges, pardon.

PAUL.

Madame n'a pas de fiel. Touche là, mon enfant, ton rôle eſt fini, & redeviens Liſette pour tout le monde.

SAINVILLE.

Qu'entends-je ?

PAUL.

Nous nous expliquerons un jour le pourquoi de cette avanture, ſoyez tranquille ſur votre véritable couſine, elle arrive demain.

Monſieur de GERBOIS.

Sainville, nous ſommes tous contents, nous avons tous fait notre devoir. Conſervez toujours votre heureux caractère, ſoyez à l'avenir, mais avec plus de diſcernement, le bienfaiteur de vos ſemblables. Vous avez fait des ingrats peut-être, mais vous avez acquis des